

BIBLIOTHÈQUE ROSE

FANTÔMETTE CHEZ LES CORSAIRES



FANTOMETTE CHEZ LES CORSAIRES

par Georges CHAULET

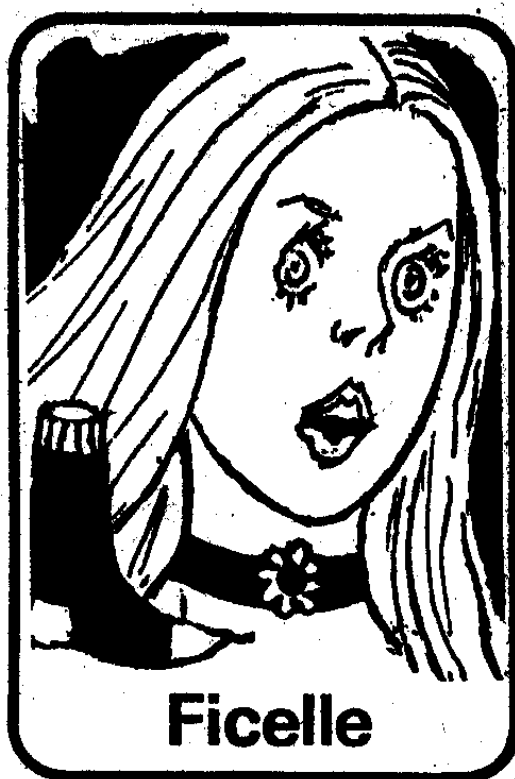
*

« Nous coulons! Ma dernière seconde est venue! »

Comme la grande Ficelle regrette de s'être embarquée sur ce petit bateau qui va s'engloutir dans l'océan! Ah! si Fantômette était là pour lui porter secours! Mais comment appeler Fantômette dans ces conditions? Pas facile de téléphoner quand on a de l'eau jusqu'au cou!

Un vaisseau pirate attaquant un antique galion espagnol, une cargaison ébouriffante, des touristes coupant la canne à sucre, chaînes aux pieds! Voilà quelques bizarreries d'une aventure maritime qui entraînera la grande Ficelle dans une cage', " en tête-à-tête avec l'épouvantable trigonocéphale!...







Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. ***Fantômette chez les corsaires (octobre 1973)***
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974

27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette à la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

	Prologue	7
I. —	Trois filles dans un bateau	9
II. —	Situation dramatique	19
III. —	Ficelle lance un message	25
IV. —	L'abominable cargaison	31
V. —	L'incroyable spectacle	41
VI. —	Débarquement	55
VII. —	Fantômette ne fait pas la sieste	69
VIII. —	Ficelle a un plan	81
IX. —	L'évasion	97
X. —	Le trigonocéphale	111
XI. —	La révolution !	121
XII. —	Une énigme indéchiffrable	131
XIII. —	Duel à mort	143

GEORGES CHAULET

FANTOMETTE CHEZ LES CORSAIRES



ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI

PROLOGUE

FANTÔMETTE S'EST-ELLE NOYÉE ? TRAGIQUE DISPARITION DE LA JEUNE AVENTURIÈRE. LA JUSTICIÈRE MASQUÉE A SOMBRÉ AVEC SON BATEAU

On se rappelle l'émotion soulevée par les gros titres qui s'étaient étalés sur la première page des journaux, relatant les dramatiques circonstances au cours desquelles Fantômette avait sans doute trouvé

la mort. La télévision avait annoncé le terrible événement en ces termes :

On est toujours sans nouvelles de Fantômette qui s'est embarquée sur un petit dériveur, le Pamplemousse, en compagnie de deux amies. Le voilier naviguait au large des côtes de Bretagne, lorsqu'il a été pris dans un coup de vent. Il semble que l'équipage se soit trouvé en difficulté, et, par suite d'une fausse manœuvre, le dériveur est entré en collision avec un pétrolier. Puis on l'a perdu de vue. Les recherches entreprises par des remorqueurs et des avions n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat.



CHAPITRE PREMIER

Trois filles dans un bateau

« **J'**ai l'impression que le ciel s'assombrit. Et je vois là-bas un cumulo-nimbus qui a les pieds sales et une tête d'ange... »

Tout en tenant la barre du dériveur, Françoise inspecte le ciel en fronçant les sourcils. Elle entortille autour de son index une mèche de ses cheveux noirs et murmure :

« C'est bizarre... C'est inattendu... oui, vraiment ! Je ne pensais pas que nous aurions ce temps-là... »

A côté de Françoise, la grande Ficelle est en train de contempler son visage en lame de couteau dans une glace de poche. Elle demande :

« Quoi ? Qu'est-ce que tu marmottes, Françoise ?

— Je dis qu'il y a vers l'ouest un gros nuage en forme de sablier, avec une base noire et le haut blanc.

— Ah ? Oui, je le vois. Il est superbe. Alors ?

— Alors, ma grande, je trouve cela inquiétant. Et je vois aussi des moutons sur la mer. Regarde : ces crêtes d'écume sur le haut des vagues... »

Ficelle hausse les épaules.

« Eh bien, que veux-tu que j'y fasse ? C'est très joli à regarder, voilà tout ! Je me demande pourquoi tu as l'air ennuyée.

— Parce que tout ceci annonce un orage, ma petite grande Ficelle.

— Impossible ! Mon baromètre annonce le beau fixe. »

La brune Françoise secoue la tête d'un air de doute.

« C'est bien ce qui me surprend. Comment le baromètre peut-il annoncer du beau temps, alors que le vent va certainement tourner à la tempête ? »

La grande Ficelle remet son miroir dans son sac de plage et prend un ton supérieur pour répondre :

« Ah ! ma pauvre Françoise, je vois que tu ne connais rien de rien à la météorologie. Mon baromètre marque le beau temps *parce que je l'ai voulu*.

— Comment ça ?

— Mais oui. C'est très simple. Je savais qu'aujourd'hui nous allions faire une sortie en mer, et qu'il nous faudrait du beau temps...

— Alors ?

— Alors, j'ai pris mon baromètre, j'ai retiré la glace qui est sur le cadran, et j'ai mis l'aiguille sur le beau fixe, en la bloquant avec un petit bout de ruban adhésif. Tu comprends ? Comme mon baromètre indique le beau temps, cela veut dire que nous n'aurons pas de tempête. Ah ! je suis une grande météorologue ! »

Sidérée, Françoise manque d'en perdre la respiration.

« Tu as fait ça ? Mais tu es complètement folle, ma pauvre Ficelle ! Tu t'imagines qu'on fait la pluie et le beau temps en tripotant l'aiguille d'un baromètre ? C'est de la démente ! C'est incroyable ! Et moi qui m'étais fiée au baromètre pour prendre la mer ce matin ! Ah ! nous voilà fraîches ! »

Ficelle hausse les épaules :

« Oh ! là, là ! Tu fais un univers de rien du tout !

— Rien du tout ? Tu vas voir si ce n'est rien du tout, la tempête que nous allons prendre sur le nez !

— On voit bien que tu as le froussomètre à zéro, Françoise ! Tu devrais prendre exemple sur moi, qui suis courageuse, sans peur et sans reproche comme Du Guesclin !

— Au lieu de débiter des âneries grosses comme Boulotte, tu ferais mieux de m'aider à amener la voile. »

Ficelle ouvre des yeux circulaires et s'exclame :



« Quoi ? Tu veux replier la voile ? Nous n'allons pas rester ici, tout de même ! Faisons plutôt demi-tour...

— Trop tard ! Il va falloir étaler le coup de vent. »

Brusquement, Ficelle se met à pâlir, au point de ressembler à un paquet d'écume.

« Tu... tu veux dire qu'on va rester au milieu de la tempête ?

— Evidemment. Nous n'avons plus le temps de revenir nous abriter dans un port.

— Mais c'est affreux ! C'est horrible ! Je vais être noyée dans la fine fleur de mon âge, avant d'avoir terminé la grande œuvre de ma vie !

— Qu'est-ce que c'est, ta grande œuvre ?

— Une tapisserie qui représente un jardinier en train d'arroser ses arbres à citrouilles.

— Eh bien, ne te plains pas. Pour l'arrosage, tu vas être servie ! »

Des gouttes de pluie commencent en effet à tomber, de plus en plus serrées, de plus en plus froides. Les vagues grossissent, agitant le *Pamplémousse* vers le haut et vers le bas avec un mouvement qui s'amplifie.

Le *Pamplémousse*, c'est le petit voilier à bord duquel se sont embarquées Françoise, Ficelle et Boulotte. Nous venons de faire connaissance avec les deux premières. La troisième est une fille rondelette que l'on pourrait confondre avec une bouée. Pour l'instant, elle se tient à l'avant du dériveur et s'occupe activement à ouvrir des coques, des moules et des palourdes qu'elle a récoltées au petit jour, entre les rochers de la côte bretonne.

Le *Pamplémousse* devait prendre la mer à marée haute mais un retard considérable s'est produit. A cause de Ficelle.

Voici d'ailleurs le dialogue qui s'est échangé au camping de Goémon-Séchouët, vers huit heures du matin :

FRANÇOISE. — Dis donc, Ficelle, il faudrait te dépêcher un peu !

FICELLE. — Oh ! Il n'y a pas le feu, tout de même ! Il faut d'abord que je me lave les cheveux. Où est le shampoing ? Je parie que c'est encore Boulotte qui l'a pris pour graisser sa poêle...

BOULOTTE, *indignée*. — Je ne graisse ma poêle qu'à l'huile d'olive vierge première pression à froid, de la marque *Olivette* !

FICELLE. — N'empêche que mon shampoing a disparu... Tant pis, je vais prendre de la lessive *Lavtounoir*. Mais le résultat ne sera pas aussi bon...
Etc., etc.

Un quart d'heure plus tard, Ficelle a lavé ses cheveux. Mais il lui faut encore dix minutes pour trouver sa brosse, puis une demi-heure pour recoudre un bouton qui manque à ses blue-jeans, et un quart d'heure pour soigner son doigt. Parce qu'elle s'est piquée avec l'aiguille.

Le *Pamplémousse* a donc été mis à l'eau avec un retard considérable, et il se trouve maintenant en plein devant le front d'orage, une ligne nuageuse, sombre, formée de cumulus qui annoncent une pluie diluvienne.

Le ciel est maintenant gris foncé, et dans le lointain, des éclairs jaunes tracent des rayures inquiétantes. Des embruns passent par-dessus bord et douchent les trois amies qui s'efforcent d'enrouler la voile autour du mât horizontal qu'on appelle la bôme. Le vent accroît sa force et fait vibrer les haubans en sifflant. Pour aider à la manœuvre, Françoise a dû lâcher la barre, et le *Pamplémousse*, qui se trouvait nez au vent, en profite pour se mettre en travers, au risque de rouler quille en l'air. Françoise lâche la voile pour courir à la barre et redresser. C'est alors cette maudite voile qui en profite pour donner de grandes gifles à Ficelle et à Boulotte.

Ficelle gémit.

« Elle s'échappe ! Je ne peux pas la retenir !
Françoise, viens nous aider !

— Pas moyen, je dois tenir la barre !

— Alors, je vais te remplacer. »

Ficelle lâche la bôme à laquelle elle s'agrippait, tente de venir vers l'arrière. Un coup de roulis lui fait perdre l'équilibre, et elle s'étale sur le pont. Françoise crie :

« Relève-toi, vite ! »

Ficelle se débat avec l'aisance d'un moustique empêtré dans une toile d'araignée, bras et mains gigotant dans les cordages. Boulotte remplace Françoise à la barre. La brunette entreprend de libérer Ficelle qui gémit :

« Je vais couler avec le navire ! Je suis prise comme une sardine dans un filet à papillons ! C'est affreusement tragique ! Et je suis toute décoiffée, maintenant ! »

Boulotte tient la barre à deux mains et une barre de chocolat entre les dents, s'efforçant de maintenir le *Pamplémousse* face aux lames. Comme elle est plus experte dans le maniement d'une poêle à frire que dans celui d'un gouvernail, le dériveur fait des embardées épouvantables et se remplit d'eau au point de ressembler à une baignoire. La pluie redouble, mais nos trois navigatrices sont déjà aussi trempées que des éponges, et cela ne change pas grand-chose. Le ciel vire au noir réglisse, et le paysage deviendrait invisible s'il n'était illuminé de temps à autre par des éclairs. Le grondement du tonnerre, le fracas des vagues assourdissent les trois

amies qui commencent à se demander si la navigation de plaisance mérite bien son nom.

Nouveau gémissement de Ficelle :

« Ah ! je sens que ma dernière seconde est venue !
Je suis trempée ! J'ai froid !

— J'ai faim ! pleurniche Boulotte.

— Ah ! vous me cassez les oreilles ! gronde Françoise. Vous ne trouvez pas qu'il y a assez de bruit comme ça ? »

Elle tranche le dernier lien qui immobilisait Ficelle, relève la tête et pousse un cri. Une énorme masse noire, encore plus sombre que le ciel, se dresse soudain devant le *Pamplémousse*. Une muraille brusquement surgie là, à quelques mètres, comme par magie ! Ficelle hurle :

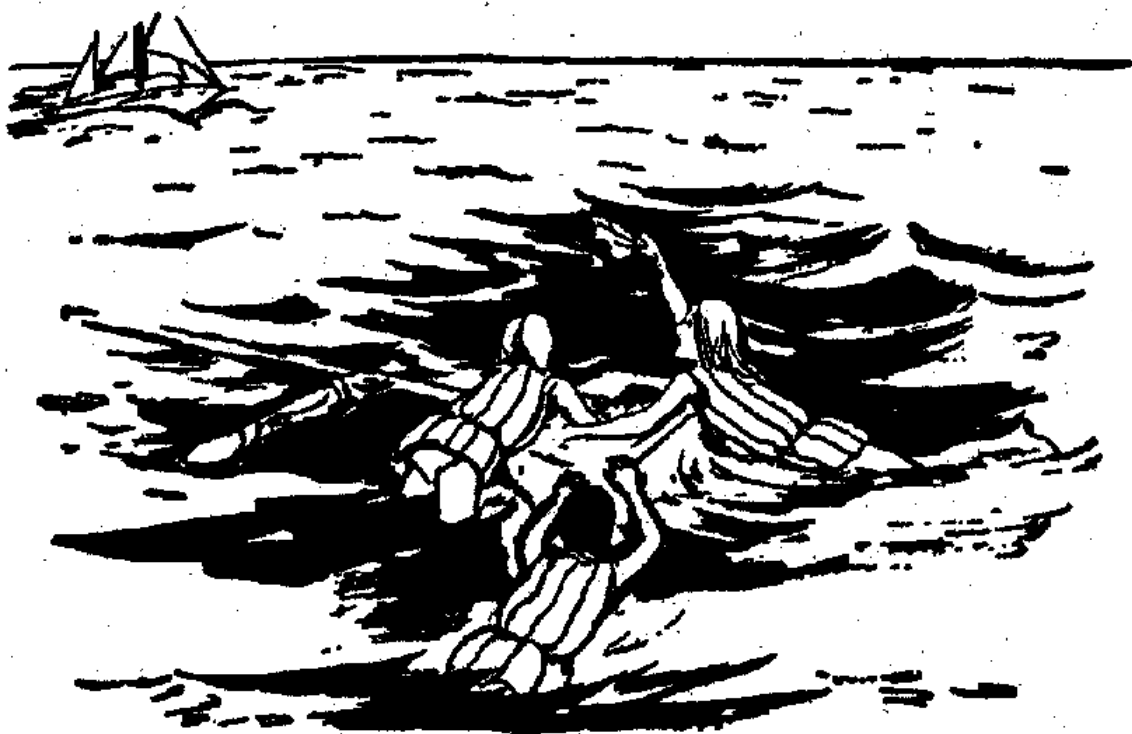
« Un bateau ! Il va nous rentrer dedans ! Vite, faites quelque chose ! Freine, Boulotte, freine !

— Je ne trouve pas le frein ! » gémit la gourmande.



Françoise s'empare de la barre, essaie de dévier le *Pamplémousse*. Mais il est plein d'eau et ne réagit pas. Une seconde plus tard, c'est la catastrophe !

L'étrave du grand navire tranche en deux le petit dériveur, avec un craquement terrible. Sous le choc, les trois navigatrices sont jetées dans les airs par la gerbe d'eau que soulève la proue du monstre, puis elles retombent dans l'Atlantique. Boulotte avale quelques litres de liquide salé et se raccroche à une moitié du dériveur. Moins heureuse, Ficelle est engloutie sous une vague. Elle remue bras et jambes dans le noir, ayant perdu la notion du haut et du bas. Cette fois-ci, c'est bien la fin ! Elle ne terminera jamais son *Jardinier arrosant les citrouillers...*



CHÂPITRE II

Dramatique situation

« **Aïe !** Mes cheveux ! »

Quelqu'un est en train de tirer vigoureusement sur les spaghetti capillaires de Ficelle, ce qui lui sort la tête de l'eau. Elle reprend son souffle, ressuscite, surprise de se trouver encore dans le monde des vivants.

« Accroche-toi ! » dit Françoise.

Ficelle agrippe quelque chose qui doit être une drisse, un halebas ou une écoute, à moins que ce ne

soit une draille. Mais puisqu'on n'y voit rien, ce n'est pas autre chose qu'un bout de cordage. Ficelle s'y accroche comme une naufragée qu'elle est. La lueur d'un éclair lui permet d'avoir une vue d'ensemble sur la situation, qui n'est guère reluisante. Le dériveur a été coupé en deux par le grand bateau, un pétrolier, semble-t-il. Une moitié a disparu. L'autre moitié, un demi-*Pamplémousse* en somme, sert de flotteur aux trois filles. Il s'agit de la partie avant du voilier, qui porte encore un tronçon de mât et un bout de voile. Mais complètement couché sur le côté, de sorte que le mât est horizontal, et la voile dans l'eau. Les feux de position du pétrolier sont encore visibles, mais ils s'éloignent rapidement. Ficelle fait une grimace vers le navire et lance, furieuse :

« Espèce de chauffard ! Ça veut naviguer, et ça ne regarde même pas où ça met les pieds ! Je lui retirerais le permis de conduire, moi, si j'étais amiral ! Et il ne s'arrête même pas, ce forban ! C'est une honte de voir ça ! Et d'ailleurs, moi... »

Un paquet de mer lui arrive en pleine figure et lui coupe la parole. Françoise demande à Boulotte qui farfouille à l'avant :

« Que fais-tu ? »

— J'essaie d'ouvrir le compartiment étanche, pour récupérer mon sac de plage. Il y a de quoi manger dedans. »

Boulotte ouvre le réduit, en extrait un paquet de biscuits qu'elle entame allégrement. Du coup, Ficelle oublie son mal de mer pour réclamer sa part :

« J'en veux, moi ! »

— Je croyais que tu avais le mal de mer ?

— Ce n'est pas une raison ! J'ai besoin de reprendre des forces ! »

Boulotte hésite :

« Je veux bien t'en donner. A Françoise aussi. Mais pas beaucoup parce que si notre naufrage dure plus de trois ou quatre jours... »

Françoise hoche la tête :

« Il pourrait bien durer trois ou quatre semaines. »

Boulotte pousse un cri d'épouvante.

« Quatre semaines ! Mais c'est impossible ! Je vais mourir de faim avant !

— Tu n'auras qu'à manger Ficelle.

— Peuh ! Elle est bien trop maigre ! »

Ficelle approuve :

« C'est plutôt toi que je mangerai, ma bonne dodue. Moi, je n'ai que la peau sur les os. Et en plus, j'ai très mauvais goût.

— Ah ! Regardez ! Regardez là-bas ! »

Françoise tend l'index, désignant un bateau de couleur blanche, muni d'une grand-voile et d'un foc¹. Il semble se diriger vers l'épave du *Pamplemousse*. Boulotte pousse un soupir de soulagement. « Ouf ! Je n'aurai pas besoin de manger Ficelle ! »

La Ficelle en question est en train d'agiter violemment un mouchoir, non pour le faire sécher, mais pour attirer l'attention de l'homme de barre.

1. Ne pas confondre foc et phoque. Un foc, c'est une petite voile triangulaire à l'avant. Un phoque, c'est un animal qui aime les poissons et fait tenir un ballon sur son nez. (Note de Ficelle.)

Le yacht ralentit, puis s'arrête contre l'épave du *Pamplémousse*. Un marin barbu se penche et crie :

« Ohé, les naufragées ! Montez à bord ! »

Ficelle s'empresse de saisir l'échelle qu'on lui jette. Elle l'escalade, enjambe la rambarde.

« Ah ! monsieur le navigateur, dit-elle, vous venez de sauver la vie de l'illustre Ficelle, une fille très intelligente qui deviendra certainement célèbre ! Grâce à vous, je vais pouvoir terminer une œuvre incomparable, une tapisserie qui représente un jardinier arrosant des arbres à citrouilles... »

Dès que les trois rescapées se trouvent sur le pont du yacht, le bâtiment reprend sa route. Le barbu déclare :

« Je suis le capitaine Porquépic. Vous êtes sur le *Porto-Rico*. Que vous est-il arrivé ?

— Notre dériveur a été coupé en deux par un pétrolier, répond Françoise.

— Je l'ai vu. C'est le *Mammouth IV*. Evidemment, vous ne pesiez pas lourd en face de lui. Maintenant, allez vous sécher. Brouhaha va vous donner des vêtements. »

Un Noir apparaît, souriant, qui semble ravi par le spectacle de ces trois naufragées piteuses, trempées et transies.

Un quart d'heure plus tard, les trois amies sont devant des bols de punch bouillant, dans des vêtements, trop grands pour elles, qui leur donnent des allures de clowns. Le capitaine vient s'assurer que les naufragées se sont réchauffées. Ficelle affirme, l'œil brillant :



« Oui, capitaine, ce punch m'a réchauffé la tuyauterie, et je suis prête à vous aider. Je peux hisser les hublots et larguer l'hélice !

— Vraiment ? Eh bien, si vous larguez les hélices et hissez les hublots, je ne m'étonne pas que votre bateau se soit retrouvé la quille en l'air ! Vous m'avez l'air d'être faite pour naviguer comme moi pour garder les dindons ! »

Et il remonte sur le pont.

Vexée, Ficelle lui tire la langue dans le dos. Brouhaha se met à rire, ce qui redouble le mécontentement de la grande fille.

Elle marmotte :

« En voilà un capitaine mal amarré, et un équipage mal arrimé ! Je propose aimablement de hisser

les hublots, et on me repousse d'un pied négligent ! Eh bien, qu'ils se débrouillent pour le faire marcher tout seuls, leur bateau ! »

Mais le mécontentement de notre navigatrice est de courte durée. Brouhaha vient d'entraîner les rescapées jusqu'à la porte d'une petite cabine à deux couchettes, qui est à peu près de la dimension d'une cabine téléphonique. Ficelle s'écrie :

« Oh ! c'est ravissant, ces petits lits ! On se croirait chez les nains de Blanche-Neige. Je prends la couchette du haut, pour dominer la situation.

— Et moi, celle du bas, dit Boulotte. Comme ça, je pourrai stocker des provisions sur le plancher, à portée de la main. »

Brouhaha se tourne alors vers Françoise :

« J'ai une autre cabine pour vous toute seule. »

Ficelle devient jaune citron.

« Hein ? Elle va avoir droit à une cabine personnelle ? Tandis que moi, je devrai écouter les recettes de cuisine que Boulotte va me débiter ? »

La joufflue fronce ses sourcils.

« Elles ne te plaisent pas, mes recettes ?

— Peuh ! si tu crois que c'est passionnant, la cuisson de la confiture d'huîtres ! Je préfère aller inspecter tout de suite le pont, pour m'assurer qu'on a bien largué les hélices. »

Et Ficelle quitte la cabine d'un pas majestueux quoique vacillant, car le bateau tangue fortement. Elle longe la coursive, passe devant une porte entrouverte, et entend alors ces paroles terrifiantes :

« Prends ce couteau, et *coupe-leur la tête à toutes les trois !* »



CHAPITRE III

Ficelle lance un message

Sur le moment, Ficelle demeure pétrifiée, la bouche ouverte. Mais aucun son n'en sort. Puis, cédant à l'affolement, elle fait brusquement demi-tour et revient aussi vite qu'elle le peut vers ses amies.

« Aaaah ! C'est affreux ! Je m'en doutais bien, que nous étions tombées sur un navire pirate ! Vous ne savez pas ce qu'ils veulent nous faire ? Nous couper la tête à toutes les trois ! Vite, enfermons-nous dans une cabine ! »

Françoise secoue la tête et lance ironiquement :

« Ah ! ma pauvre Ficelle ! Tu crois que tu vas résister à cet équipage de forbans ? Non seulement tu ne les empêcheras pas de te couper la tête, mais encore ils te chatouilleront les doigts de pied jusqu'à ce que tu étouffes de rire...

— Oh ! c'est bien le moment de plaisanter ! Je te dis qu'il s'agit de pirates authentiques, véritables et brevetés ! Nous sommes en danger de mort !

— Bon, entendu. Je vais aller parlementer avec eux et les supplier de te couper seulement la langue. »

Françoise s'engage dans la coursive, laissant Boulotte et Ficelle enfermées dans leur cabine. Les deux amies se mettent en état de soutenir un siège. Elles décrochent les couchettes, les dressent contre la porte et les maintiennent solidement, décidées à résister jusqu'à l'extrême limite de leurs forces.

Pendant que les deux héroïnes s'apprêtent ainsi à repousser désespérément une attaque, Françoise longe la coursive en sifflotant, traverse le carré, entre dans la cuisine. Armé d'un couteau, Brouhaha est en train de couper la tête de trois morues fraîchement pêchées. Il sourit à Françoise, demande :

« Tu aimes la morue aux pommes de terre ? Je vais en faire pour le déjeuner. Très bon pour la santé.

— Oui, j'aime bien.

— C'est encore meilleur avec des bananes, mais je n'en ai pas ici.

— De la morue aux bananes ?

— Oui. C'est un plat antillais. Tu ne connais pas ? Nous en mangerons quand nous serons là-bas.

— Parce que nous allons aux Antilles ?

— Bien sûr. Un beau voyage, hein ?

— Sûrement, Brouhaha, sûrement. »

Pensive, Françoise retourne vers la cabine où Ficelle et Boulotte sont barricadées, et frappe à la porte. La voix de Ficelle s'élève :

« N'entrez pas ! Je ne veux pas qu'on me coupe la tête !

— Si tu n'ouvres pas, je te coupe les cheveux, grande nouille !

— Ah ! c'est toi, Françoise ?

— Qui veux-tu que ce soit ? L'empereur de Chine ? »

Les deux assiégées consentent à libérer la porte. Ficelle demande anxieusement :

« Alors ? Tu as des renseignements ? Que vont-ils nous faire, ces forbans ?

— Ils vont nous servir de la morue aux patates. Les têtes à couper, c'était celles de trois poissons. »

Avec un air dédaigneux, Ficelle se tourne alors vers Boulotte :

« Tu vois qu'il n'y avait rien à craindre. C'était évident qu'il s'agissait de poissons. Je m'en étais doutée tout de suite. Maintenant, je vais inspecter le navire, pour m'assurer qu'on a bien largué les hublots. Tu viens, Boulotte ?

— Oui. Je vais aller jeter un coup d'œil sur la cuisine. »

Elles disparaissent. Restée seule, Françoise entre

dans sa cabine et examine une carte de l'Atlantique fixée à la paroi, qui indique les profondeurs marines, la direction des vents et des courants.

« Trois mille milles marins à parcourir... C'est une jolie promenade ! »

C'est alors qu'elle perçoit un bruit qui ne s'est pas encore fait entendre. Un ronronnement. Un ronflement qui s'accroît, et s'accompagne bientôt d'un sifflement.

« Un avion ! Il a l'air de venir par ici... »

La brunette s'est mise derrière un hublot, d'où elle aperçoit l'appareil qui s'incline sur une aile, décrit de grands cercles autour du *Porto-Rico*. Elle sort de la cabine avec l'intention de monter sur le pont pour l'observer, lorsqu'en passant devant une porte entrebâillée, elle entend une voix qui parle d'un ton monocorde, lentement, en articulant :

« Ici, le *Porto-Rico*... Ici, le *Porto-Rico*. Je vous entends 5 sur 5. Répondez ! »

Un grésillement, puis une voix nasillarde sort d'un haut-parleur :

« *Porto-Rico*, avez-vous repéré l'épave d'un dériveur ? Avez-vous repéré l'épave d'un dériveur ? »

Le haut-parleur se tait, puis l'opérateur radio du yacht répond :

« Aucune trace d'une épave. Aucune trace d'une épave. Terminé. »

Françoise revient silencieusement dans sa cabine. Là-haut, l'avion repart vers l'est, en direction de la terre. La brunette s'allonge sur sa couchette, enroule une de ses boucles noires autour de son index.



Pourquoi le radio a-t-il dit qu'aucune épave n'a été vue, alors que précisément on a repêché les trois naufragés du *Pamplémousse* ?

*
* *

Ficelle entre en coup de vent dans la cabine de Françoise et s'exclame :

« Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre ? Tu ne devineras jamais ! Je te parie un chewing-gum contre un paquebot, que tu ne trouveras pas l'endroit où nous allons !

— Nous allons aux Antilles. Et tu me dois un paquebot. »

Ficelle soupire :

« Nous sommes dans une situation épouvantable !

— Pourquoi ? Nous faisons une croisière gratuite...

— Oh ! là ! là ! Je m'en moque pas mal, qu'elle soit gratuite ! Moi, je me suis inscrite pour prendre des leçons de plongée sous-marine au Club des Pingouins, et j'ai payé d'avance ! Je veux me faire rembourser, puisque je n'en profiterai pas. Je vais demander au capitaine de faire demi-tour et de me ramener à terre ! »

Elle sort de nouveau en courant, remonte sur le pont, interpelle le capitaine et lui explique son cas. Porquépic secoue la tête.

« Je regrette, mais il n'est pas question de faire demi-tour.

— Et si on envoyait un message radio pour prévenir mon club ?

— Notre radio est en panne. »

Très déçue, Ficelle redescend.

« Le pitaine ne veut pas revenir en Bretagne, et il dit que la radio est en panne.

— Tiens ! Il a dit ça ?

— Oui. »

Ficelle se gratte le bout du nez, puis pousse un cri.

« Ah ! ça y est ! J'ai trouvé ! Une idée aussi lumineuse que ficellesque ! Je vais envoyer moi-même un message !

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Oh ! pas difficile. Le système classique : je vais mettre un message dans une bouteille, et la lancer à la mer ! »



CHAPITRE IV

L'abominable cargaison

Quelques années plus tard, lorsque Fantômette rédigea un recueil intitulé *Souvenirs d'une aventurière*, elle révéla, dans le chapitre consacré à la croisière du *Porto-Rico*, qu'au cours de ce voyage elle avait vraiment connu la peur.

« Une des plus grandes peurs de ma vie, certainement. Et pourtant, je crois pouvoir dire que l'on m'effraie difficilement. Au cours de ma carrière de justicière, ma vie a souvent été menacée. On m'a

attachée sur une chaise électrique, on m'a fait asseoir sur une caisse de dynamite, on m'a menacée avec une mitrailleuse, on m'a enfermée dans un tombeau. Tout cela n'était rien auprès de la terrible découverte que je fis sur le yacht qui m'emmenait vers les Antilles, et qui me remplit d'épouvante.

« Pourtant, certains signes m'avaient révélé, dès le premier jour, qu'il se passait quelque chose d'anormal à bord. Malgré l'air bonasse du capitaine, j'avais flairé comme un parfum de danger, et je me tenais sur mes gardes.

« Il y avait eu d'abord cette histoire de radio. Sans aucun doute, l'avion patrouilleur qui avait survolé le yacht était à la recherche du *Pamplemousse*. Or le radio avait nié avoir repéré la moindre épave. Un peu après, le capitaine avait affirmé que son émetteur ne fonctionnait pas. Mensonge évident. Au cours de l'après-midi, alors que je m'étais assise sur le pont, adossée à la cabine du timonier pour observer les sauts des poissons volants, j'avais surpris une conversation. Quelques mots échangés entre le capitaine et son second, qui ne pouvaient pas me voir. Porquépic demandait à mi-voix :

“ — Tu es bien sûr que la cale est fermée ?

“ — Oui, capitaine. Absolument sûr.

“ — Il faudrait peut-être rajouter un cadenas. Il m'a semblé que la serrure n'est pas très solide.

“ — Je dirai à Claquebec de s'en occuper.

“ — Oui. Inutile qu'une de ces gamines aille fourrer son nez dans nos affaires. ”

*Brouhaha est en train de couper la tête
de trois morues. →*



« Je m'étais aussitôt promis d'aller jeter un coup d'œil sur cette cale, dès que les circonstances le permettraient. Mais il fallait évidemment attendre la nuit, car il y avait sans cesse du va-et-vient entre le pont et l'intérieur du bateau. Pour l'instant, j'observais les poissons volants argentés qui jaillissaient hors de l'eau verte, parcouraient quelques mètres à l'horizontale et s'abattaient sur le pont. Ils étaient aussitôt recueillis par Brouhaha qui les glissait, tout frétilants, dans un panier tressé. Il les préparait selon une recette secrète, pour les servir au dîner. Alors que je regardais le sillage d'écume que traçait la coque du *Porto-Rico*, je vis à un certain moment une petite gerbe apparaître près de la poupe. Quelqu'un venait de jeter une bouteille à la mer. La bouteille était bouchée, et surnageait. A l'intérieur se trouvait une feuille de papier couverte d'un texte que je connaissais :

Nous, soussignées, Ficelle, Françoise et Boulotte, déclarons nous trouver à bord du yacht Porto-Rico, qui fait voile vers l'ouest, cap sur la mer des Caraïbes, que l'on appelle maintenant mer des Antilles. Nous avons été recueillies alors que notre Pamplémousse se trouvait coupé en deux moitiés égales, par la faute d'un horrible pétrolier supergérant pesant des tas de tonnes ! Grâce à notre expérience incomparable de marinières brevetées, nous avons surnagé et nous sommes maintenant en très bonne santé, bien que j'aie perdu mon peigne qui était dans mon sac de plage. Donc, nous avisons

les avisos qui se trouveraient à proximité et dans les parages, que l'illustre Ficelle est à bord du yacht en question, avec ses amies Françoise et Boulotte. Elles sont très faciles à reconnaître. Françoise est brune, Boulotte est la plus grosse, et Ficelle la plus belle.

P.S. Nous avons essayé de donner de nos nouvelles par radio, mais le capitaine Porquépic m'a dit que son poste ne marche pas.

Autre P.S. Si quelqu'un peut prévenir le Club de plongée sous-marine du Croisic que je ne pourrai pas prendre mes leçons, ça me rendra bien service. Qu'ils mettent ma cotisation de côté pour me rembourser quand je reviendrai.

Signé : FICELLE.

« Cette bouteille serait-elle recueillie par quelqu'un ? C'était peu probable, le courant à cet endroit se dirigeant vers le sud-ouest, c'est-à-dire la direction que nous étions nous-mêmes en train de suivre.

« D'ailleurs, je n'avais pas encore l'impression que nous courions un danger bien précis. J'avais simplement une sensation de malaise, une légère inquiétude. Le capitaine voulait sans doute nous tenir à l'écart de sa cale, éviter que des étrangers ne viennent l'inspecter. Et cela me donnait d'autant plus envie d'aller y fourrer mon petit nez.

« Au cours du dîner, j'écoute attentivement les

conversations. Le capitaine va-t-il encore faire allusion à la cale ? Non, ce ne sont que des histoires de winch que l'on tourne ou de pantoire que l'on fixe. Ceci me rappelle un vieux disque 78 tours dans lequel on chante :

« Quand un vicomte rencontre un autre vicomte, qu'est-ce qu'ils se racontent ? Des histoires de vicomtes ! »

« Les marquises se disent des histoires de marquises, et les marins, évidemment, ne peuvent parler que de bateaux.

« Je commence à connaître les noms et les visages de tous ces hommes. En plus du capitaine, du second et de Brouhaha, j'ai repéré Claquebec (un petit costaud), le gros Ballon (c'est sûrement un sobriquet), et Méli-Mélo (encore un surnom), qui louche effroyablement.

« A la tombée de la nuit, le gros temps s'est calmé, et nous marchons d'une allure régulière, avec une jolie brise.

« Je descends dans ma cabine, m'allonge et attends que le bateau soit devenu parfaitement silencieux. Quand je suis certaine que tout le monde est couché, sauf l'homme de barre, je me relève, prends dans mon sac le costume de soie que je porte au cours de mes expéditions nocturnes. Un justaucorps bouton d'or, une cape écarlate à l'intérieur, anthracite à l'extérieur. Un bonnet à pompon et un masque noir complètent ma tenue. A ma ceinture, je glisse un poignard florentin. Je prends en plus un petit outil que j'ai surnommé mon *ouvre-portes*.

C'est un gadget inventé par Rocamadour, le roi des cambrioleurs. Le jour où je réussis à l'arrêter, il m'en fit cadeau en disant : " Bah ! je peux bien te le donner, je n'aurai plus l'occasion de m'en servir ! " C'est un appareil qui ressemble à un couteau multiple, à un ouvre-boîtes ou à un allume-gaz. Quand on sait s'en servir, il fait merveille.

« Munie de cet instrument, je sors de ma cabine sans faire plus de bruit qu'une chatte. Je longe les coursives, descends un escalier très raide éclairé par une veilleuse. Je m'oriente. A ma droite, voici la cambuse où Brouhaha loge ses stocks de riz, de conserves et de rhum. A gauche, un réduit réservé aux voiles de rechange. J'avance dans une étroite coursive, bordée par de grands récipients métalliques : les réservoirs de gas-oil. Et me voici devant la porte de la cale. Je prends dans une main une petite lampe électrique pas plus grosse qu'une gomme, dans l'autre je tiens mon ouvre-portes.

« Je constate avec satisfaction que Claquebec n'a pas encore pris soin de poser un cadenas. Tant mieux ! Mon travail sera facilité. J'introduis l'extrémité de l'ouvre-portes dans la serrure, j'appuie sur un bouton, je tourne. Il se produit une série de déclics, puis le pêne glisse et la serrure se déverrouille. Vraiment, Rocamadour était un as ! S'il avait pris un brevet pour son appareil, il aurait fait fortune sans avoir à dévaliser les banques.

« J'ouvre la porte, j'entre dans la cale. L'air que l'on respire ici est un mélange de moisi, de goudron et de vieux rat. Le faisceau de ma lampe accroche



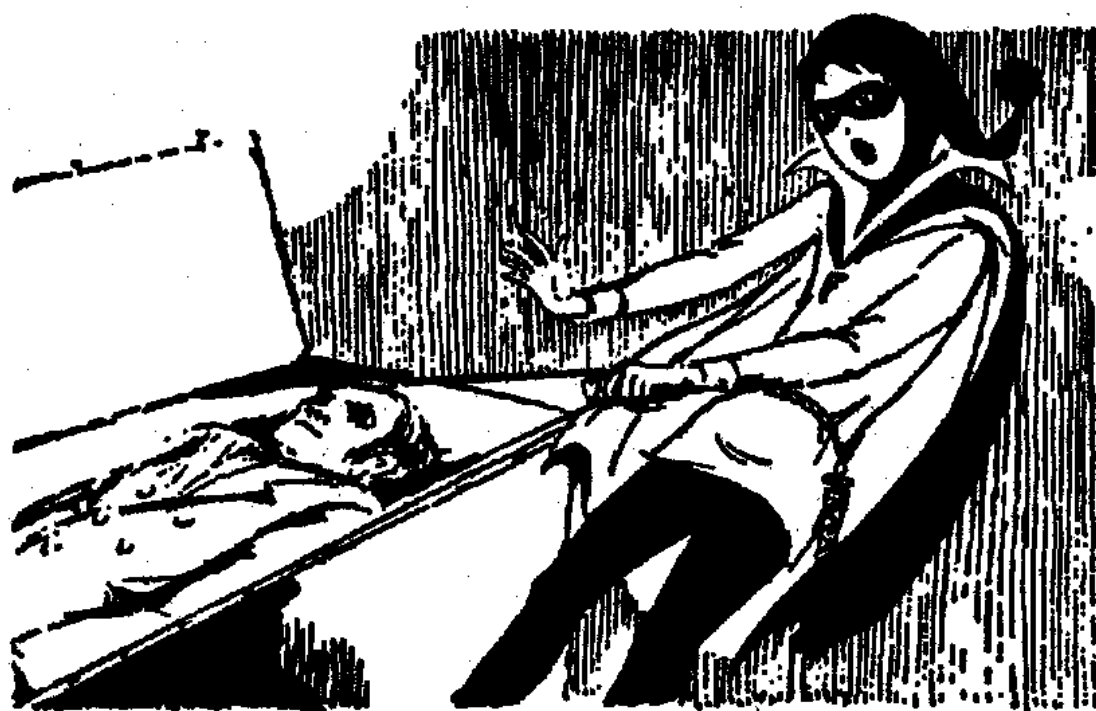
une caisse en bois, sur ma gauche. Dessus, est posée une autre caisse. Dessus, encore une. Un empilement de caisses. A droite, c'est pareil : des caisses. Devant moi, la même chose : encore des caisses ! Longues d'environ deux mètres, larges de cinquante centimètres environ. Je m'avance à travers ces piles de caisses. Il y en a jusqu'au fond de la cale. Des dizaines. Que peuvent-elles bien contenir ? J'en examine une de près, pour chercher une indication qui pourrait me renseigner. Mais il n'y a aucune inscription, aucune étiquette. Provenance : inconnue. Contenu : inconnu.

« Mais un contenu que le capitaine Porquépic tient à garder secret. Quel est donc le trafic auquel il se livre ? Contrebande ? Y aurait-il de l'alcool dans ces boîtes ? Des cigarettes ? Non, plutôt des armes. La forme allongée de ces caisses conviendrait

bien à des fusils ou des mitrailleuses. Mais oui, parbleu ! C'est de l'armement acheté en Europe, qui va être livré aux Antilles et sera utilisé par des révolutionnaires sud-américains, probablement.

« Il faut que je vérifie cela. Je tire mon poignard de ma ceinture, m'approche d'une caisse pour en ouvrir le couvercle. C'est alors que j'entends un craquement derrière moi... J'éteins la lampe, m'immobilise, écoute. Quelqu'un m'aurait-il surveillée ? Les nerfs tendus, les yeux ouverts comme ceux d'un chat pour percer l'obscurité, je regarde autour de moi. Tout est silencieux, à part le léger froissement de la coque contre les vagues... Me suis-je trompée ? Non, voilà que ça recommence ! Une sorte de grattement contre le bois d'une caisse... Et puis une ombre très noire qui se découpe sur l'ouverture de la porte...

« Une ombre toute petite. Je souris et rallume ma lampe. Ouf ! D'où sort-il, celui-là ? Depuis que je

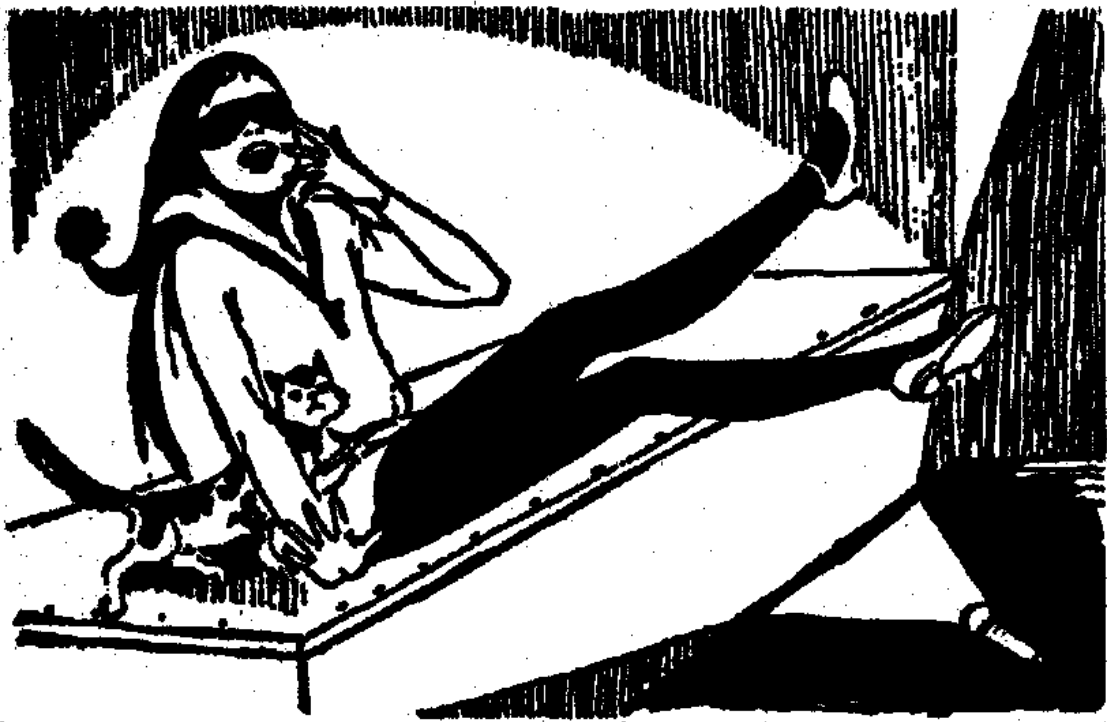


suis à bord, je ne l'ai pas encore vu. Sans doute était-il en train de dormir dans un coin. C'est si bizarre, les chats...

« Celui-ci me regarde en clignant, ébloui par ma lampe. Puis il s'approche pas à pas, lentement, et vient se frotter contre mes jambes. Je lui gratte le dessus de la tête en disant : " Minet, Minet ! Comment vas-tu ? " Il ne répond pas, bien sûr, mais ronronne comme un moteur Diesel.

« Bon, il est bien gentil, mais cela ne m'avance pas beaucoup. Il faut que je m'occupe un peu des caisses. Je glisse donc la lame de mon poignard sous un couvercle, appuie progressivement pour le soulever. Ça va, cette lame est en bon acier. Le couvercle commence à se soulever, avec un grincement. Encore quelques pesées tout au long de la boîte. Ça va, les planches se déclouent... Je vais savoir ce qu'il y a là-dedans.

« Je soulève complètement le couvercle, le rabats, éclaire l'intérieur de la caisse... Et je recule en poussant un cri d'épouvante : *La caisse contient un cadavre.* »



CHAPITRE V

L'incroyable spectacle

Des centaines de caisses remplies de morts ! Le *Porto-Rico* est un cimetière flottant !

Foudroyée par la surprise, Fantômette reste immobile, pétrifiée, étourdie, assommée. Elle comprend pourquoi le capitaine ne tient pas du tout à ce que l'on vienne regarder le contenu de sa cale ! Voilà donc l'effroyable activité de Porquépic ! Qui sont ces malheureux enfermés dans ces cercueils ? D'où viennent-ils ?

Faisant sur elle-même un terrible effort pour récupérer son sang-froid, Fantômette se force à braquer sa lampe sur le mort, et à regarder. Elle s'approche de nouveau, se penche, examine attentivement le visage de l'homme. Elle étend la main, touche les joues, le front.

Puis elle s'assoit sur une caisse, se laisse tomber plutôt, lâche sa lampe et *éclate de rire* !

« Oh ! l'idiote ! Oh ! la crétine ! Que je suis bête, mon Dieu ! Ha ! ha ! J'ai envie de me donner des claques... Pouf ! quelle rigolade ! Vraiment, je ne suis pas fière ! ho ! ho ! Heureusement que personne ne m'a vue, sinon j'aurais eu l'air fine ! Ha ! ha ! Qu'en dis-tu, Minet ? Voilà que Fantômette se met à avoir peur de Guignol, maintenant ! C'est un comble... Mais tout de même, cela ne me dit pas ce qu'il fait de tous ces mannequins, notre cher capitaine Porquépic ! Transport pour le compte d'un grand magasin, sans doute ? Bah ! En somme, c'est un chargement comme un autre. Un peu surprenant quand on n'est pas prévenue, voilà tout ! »

Oui, les caisses contiennent des mannequins de vitrine, comme ceux que l'on voit chez les tailleurs, ou au rayon confection des grands magasins. Cent cinquante ou deux cents bonshommes en plastique, à qui l'on fera porter des complets, des polos, des imperméables ou des pardessus.

Fantômette rabat le couvercle, enfonce de nouveau les clous avec le manche de son poignard, puis prend le chat dans ses bras et sort de la cale. Elle referme la porte, traverse de nouveau les coursives, revient dans sa chambre. Elle retire son costume

qu'elle replie soigneusement pour le remettre dans le sac, enfila un pyjama, se glisse dans sa couchette. Le chat piétine un moment la couverture, se lèche une patte, se roule en boule et s'endort.

La jeune aventurière reste un moment les yeux ouverts, le regard tourné vers les étoiles, sourire aux lèvres. De temps en temps, ses épaules sont secouées par un petit rire. Elle murmure :

« Il faudra tout de même que je raconte ça dans mes *Souvenirs*. Tant pis si j'ai l'air ridicule... Ça amusera bien mes petits-enfants, quand je serai grand-mère... »

Elle ferme les yeux, et s'endort, comme le chat.

*

* *

Ciel dégagé, vent régulier, mer belle. Le *Porto-Rico* cingle vers les Açores, toutes voiles déployées. L'étrave fend l'eau comme un couteau dans du beurre tiède, dirait Boulotte. La gourmande est justement en train d'étaler du beurre sur des biscottes tout en bavardant avec Brouhaha qui lui décrit la manière de préparer le gâteau créole avec de la cannelle, de la vanille et de la noix de coco.

Pendant que Boulotte étudie ainsi la gastronomie antillaise, la grande Ficelle vient rendre visite à Françoise pour lui exposer son nouveau projet :

« Comme je n'ai pas grand-chose à faire sur ce bateau, j'ai décidé de tenir un journal de bord. J'y noterai les manœuvres, les événements, et les conditions atmosphériques. C'est une idée merveilleuse, non ? »

— Oui, ma grande.

— Alors, je viens te demander de me passer du papier et un stylo feutre.

— J'ai bien un stylo, mais pas de papier.

— Ah ? C'est ennuyeux, ça... Sur quoi pourrais-je bien écrire ? Ah ! j'ai une idée ! Boulotte a dans son sac de plage son cahier de cuisine. Il doit y avoir des pages disponibles... »

Ficelle sort de la cabine occupée par Françoise et le chat Sabord, inspecte le sac de Boulotte et en sort le cahier de cuisine. Elle l'ouvre, le feuillette et constate avec dépit qu'il est entièrement écrit. Il ne reste plus une seule page libre !

« Malheur de malheur ! Elle aurait pu prendre un cahier plus gros. Ou écrire moins de recettes... je n'ai plus de place, moi ! »

Si, pourtant. Ficelle s'aperçoit qu'entre deux recettes, Boulotte laisse toujours un espace de trois centimètres, pour que la lecture soit plus aisée.

« Je peux très bien commencer mon journal dans ces intervalles, et quand nous serons rentrées en France, je recopierai mon texte sur un beau cahier tout neuf, à couverture bleue. Je l'intitulerai *Cahiers maritimes*, au pluriel pour faire plus riche. »

Munie de son écritoire, Ficelle monte sur le pont, s'installe sur un rouleau de cordage, et commence à rédiger son journal de bord.

Voici le texte de la première page :

Mardi matin

« Nos voiles étant fortement ventilées, nous avançons à la vitesse d'un pécari. Voir dans le diction-

naire ce que ça veut dire. Je crois qu'il s'agit d'un oiseau dans le genre de la mouette, mais je ne suis pas sûre. La voile de beaupré est bien tendue, ainsi que celle de tribord. Le capitaine vient de donner l'ordre d'amarrer le gouvernail, je crois. Ou de jeter l'ancre dans l'écouille. Je n'ai pas très bien entendu parce que le petit Claquébec était en train de chanter une chanson de marin : *Nous irons à Valparaiso*. Je ne sais pas où est Valparaiso, mais ce doit être aux Antilles, puisque c'est là que nous allons. *Couper le poulet en huit morceaux. Les mettre dans une casserole avec un bouquet garni et des oignons finement émincés. Porter à ébullition et laisser cuire vingt minutes. Préparer une sauce aux champignons et crème fraîche.* Je me demande combien de temps va durer cette traversée. Françoise m'a dit que ça pourrait bien durer un mois. Est-ce que je ne risque pas de m'ennuyer ? J'aurais dû emporter de la lecture. Un manuel de navigation, par exemple, ou alors mon livre préféré, *L'Art de la Poterie chez les Etrusques*. Je vais demander au capitaine de m'expliquer comment on fait le point, avec le soleil et une espèce de lunette qui s'appelle un serpent, je crois, ou un sextuple¹. Comme ça, je calculerai notre route, et nous ne risquerons pas de nous perdre. *Prendre une épaule désossée. Y mettre la farce, rouler et ficeler. Faire revenir dans le beurre le lard coupé et les oignons...* »

*
* *

1. Ficelle veut sans doute parler d'un sextant.

Extrait des *Souvenirs d'une aventurière* :

« Voilà maintenant quinze jours que nous voguons vers l'ouest. Nous avons eu une période de beau temps, puis un orage. Maintenant, le temps est redevenu beau. Il fait même très chaud. Nous nous lançons des seaux d'eau pour nous rafraîchir et nous suçons des citrons. Nous pêchons aussi, pour améliorer la table, à la grande joie de Brouhaha.

« Comme la France nous paraît lointaine, maintenant ! Qui pourrait se douter que Fantômette est au milieu de l'Océan, sur une coquille de noix ? Qui ? Personne, puisque le capitaine Porquépic n'a pas révélé le sauvetage du *Pamplémousse*. Je ne sais toujours pas pourquoi... C'est le seul point qui le rende suspect à mes yeux. Sa cargaison est un peu étrange, mais elle n'a rien d'illégal. Oui, la seule chose qui me chiffonne, c'est qu'il ait coupé toute communication avec l'extérieur. Enfin, nous verrons bien... »

*

* *

Ficelle s'est fait prêter par le capitaine une *Histoire illustrée de la piraterie*. Assise à l'arrière du bateau sur son rouleau de cordage favori, elle dévore le livre, où les exploits de flibustiers sont minutieusement décrits.

« Le plus fameux pirate des Caraïbes fut sans conteste Henry Morgan. Il était né dans le Pays de Galles en 1635. Dès l'âge de vingt-trois ans, il était capitaine à bord de la *Satisfaction*, et commençait à s'attaquer aux galions espagnols chargés d'or et



de pierres précieuses provenant du Pérou ou de la Colombie... »

Ficelle apprend ainsi comment Henry Morgan se lançait à l'abordage.

« Toujours le premier à mettre le pied sur le vaisseau de l'adversaire. Lorsqu'on lui résistait, il était impitoyable, et coupait la tête de ses ennemis. Mais si l'on capitulait, il traitait les vaincus avec beaucoup de considération. Et lorsqu'il descendait à terre pour piller une ville, il ne manquait jamais, après la prise de la cité, d'offrir un banquet au gouverneur et de traiter les dames avec la plus grande courtoisie, chapeau à la main et compliment aux lèvres. »

*

* *

« Oh ! Un pécari ! Regardez, là-haut ! »

Ficelle tend le bras vers un oiseau blanc qui est sans doute un goéland ou une mouette. C'est signe que l'on se rapproche de la terre. En effet, une demi-heure plus tard, Françoise, qui s'est postée à la proue du *Porto-Rico*, crie : « Terre ! »

Ficelle s'exclame, enthousiasmée :

« Ah ! c'est l'Amérique ! Je suis comme Christophe Colomb, quand il avait aperçu les gratte-ciel de New York ! »

— Ce n'est pas l'Amérique, rectifie Françoise, c'est une des Antilles.

— Il s'agit de Machucambo, dit le petit Claqueduc. Le but de notre voyage.

— C'est merveilleux ! s'écrie Ficelle. Bientôt notre pied aventureux foulera d'une main sûre la terre de nos ancêtres ! »

Boulotte exprime son contentement de voir la traversée tirer à sa fin :

« Je suis bien contente d'arriver. Depuis un mois que nous mangeons du riz et des poissons ! Maintenant, à nous les ananas frais et les noix de coco ! Je veux être la première à débarquer ! »

— Non, ce sera moi ! crie Ficelle, parce que je suis une navigatrice émérite ! Et aussi parce que je suis la plus belle. Regarde comme j'ai un beau bronzage, maintenant ! Je n'ai plus besoin de me mettre de la crème Nivôse sur le nez...

— Moi aussi, j'ai un beau bronzage. Et Françoise aussi ! Elle est pain d'épice. Presque chocolat au lait. Ah ! c'est bon, le chocolat au lait ! Il y a bien longtemps que je n'en ai pas mangé... »

Mais les projets de débarquement de Ficelle sont soudainement interrompus. Le capitaine Porquépic s'avance vers les filles et ordonne :

« Mesdemoiselles, veuillez regagner vos cabines et n'en plus sortir jusqu'à nouvel ordre. »

Ficelle risque un « Mais... ». Le capitaine la foudroie d'un coup d'œil sévère, et elle n'ose pas insister. Les trois amies quittent le pont, descendent dans leurs cabines. Ficelle s'assoit sur sa couchette.

« En voilà des manières ! grogne-t-elle. Il nous fait rentrer alors que nous allons bientôt arriver ! Je ne vais pas pouvoir monter sur le pont et me faire acclamer par les populations ? C'est un vrai scandale ! Je vais noter ça sur ton cahier de cuisine, si je trouve encore de la place ! Une protestation en bonne et due forme que je lirai à haute voix en classe, quand nous serons revenues en France ! »

*

* *

Fantômette a mis de grosses lunettes noires pour ne pas être éblouie par la réverbération du soleil sur les flots. Là-bas, vers l'avant, l'île de Machucambo se rapproche, grossit. Déjà on distingue les forêts de cocotiers qui bordent la côte. Plus loin, dans l'arrière-pays, s'élève une montagne dont le haut est tronqué. Sans doute un volcan éteint. Par endroits, là où la forêt a été défrichée, on entrevoit des habitations blanches, ou des cases couvertes de feuillages. Quelques barques de pêcheurs voguent devant des plages désertes.

A quel endroit le *Porto-Rico* va-t-il accoster ? Il doit y avoir un port quelque part... Fantômette se reporte à la carte fixée au mur. Oui, au sud de l'île, il y a Papagayo, la capitale. Le bateau se dirige vers ce point, car il change de cap pour venir au sud, donc avec l'île côté tribord. Du coup, Fantômette cesse de voir la terre.

« Bon, je vais aller de l'autre côté du bateau... »

Elle s'apprête à sortir de sa cabine, quand elle s'aperçoit que *la porte est fermée à clé*.

« Bon ! on m'a bouclée ! Décidément, le cher capitaine ne veut pas que nous nous promenions sur le pont ! »

L'île est maintenant vers le nord, et Fantômette ne peut regarder que vers le sud, où la mer remplit seule son champ de vision.

« C'est bête, ça ! J'aurais bien aimé assister à notre arrivée ! Nous sommes donc en quarantaine ? Je me demande même si on va nous laisser débarquer ! Que signifie tout ce micmac ? Pourquoi nous garde-t-on prisonnières ? Je voudrais bien que le capitaine Porquépic me fournisse quelques explications ! Sinon, je vais aller lui tirer la barbe, moi ! »

Quoique la terre soit devenue invisible, on la sent proche. Des goélands tournent autour du *Porto-Rico*, comme pour l'accueillir, et l'air qui entre par le hublot ouvert est chargé de parfums étranges, parmi lesquels domine l'odeur de la vanille.

Dans sa cabine, Boulotte perçoit ces effluves. Elle s'écrie :

« Oh ! tu sens, Ficelle ? On croirait mettre le nez

dans une glace à la vanille ! J'ai une de ces envies de sucer une glace !

— Et moi, je voudrais bien aller à terre pour contempler les éléphants !

— Tu crois qu'il y a des éléphants aux Antilles ?

— Je ne sais pas, mais s'il y en a, je les verrai sûrement. C'est gros, un éléphant, tu sais ! »

Boulotte se penche par le hublot et constate :

« Je ne vois ni éléphants, ni glaces à la vanille. Notre bateau a tourné, et l'île est de l'autre côté.

— Allons voir ! »

Ficelle appuie sur la poignée de la porte, pousse un cri.

« Oh ! on nous a enfermées ! En voilà des manières !

— Tu es sûre ?

— Mais oui ! Quelqu'un a tourné une clé dehors...

— Comment allons-nous faire pour déjeuner, si nous ne pouvons pas sortir ?

— Nous ne déjeunerons pas... »

Boulotte se fâche :

« Ne pas déjeuner ! Je vais mourir de faim, si je ne déjeune pas !

— Oh ! oh ! Regarde, Boulotte, regarde ça ! Par exemple ! Je n'en crois pas mes oreilles !

— Quoi donc ?

— Là-bas ! Tu vois ? »

Ficelle pointe son index à travers le hublot.

A quelques encablures du *Porto-Rico*, un navire vient d'apparaître. Un bateau à voiles carrées, dont

la coque trapue se relève fortement à l'arrière. Une coque en bois dont le bastingage à colonnettes est couvert de dorures. Ficelle, qui a passé des heures à contempler l'*Histoire illustrée de la piraterie*, identifie immédiatement le navire :

« C'est un galion ! Un galion du XVII^e siècle, comme ceux que les Espagnols employaient pour rapporter l'or du Pérou ! Je ne savais pas que ça existait encore ! Oh ! sapristi ! Un autre bateau à voiles ! Mille chaussettes ! Lui aussi date du XVII^e siècle ! C'est un vaisseau de ligne... Regarde les canons, Boulotte ! »

Un second bateau à voiles vient de surgir, plus grand et plus fin que le galion, mais également en bois et couvert de décorations multicolores. Tout en haut du grand mât flotte un seul pavillon, de couleur noire.

Ficelle s'exclame :

« Un bateau pirate ! Le pavillon à tête de mort ! C'est fantastique ! On se croirait revenu à l'époque d'Henri IV !

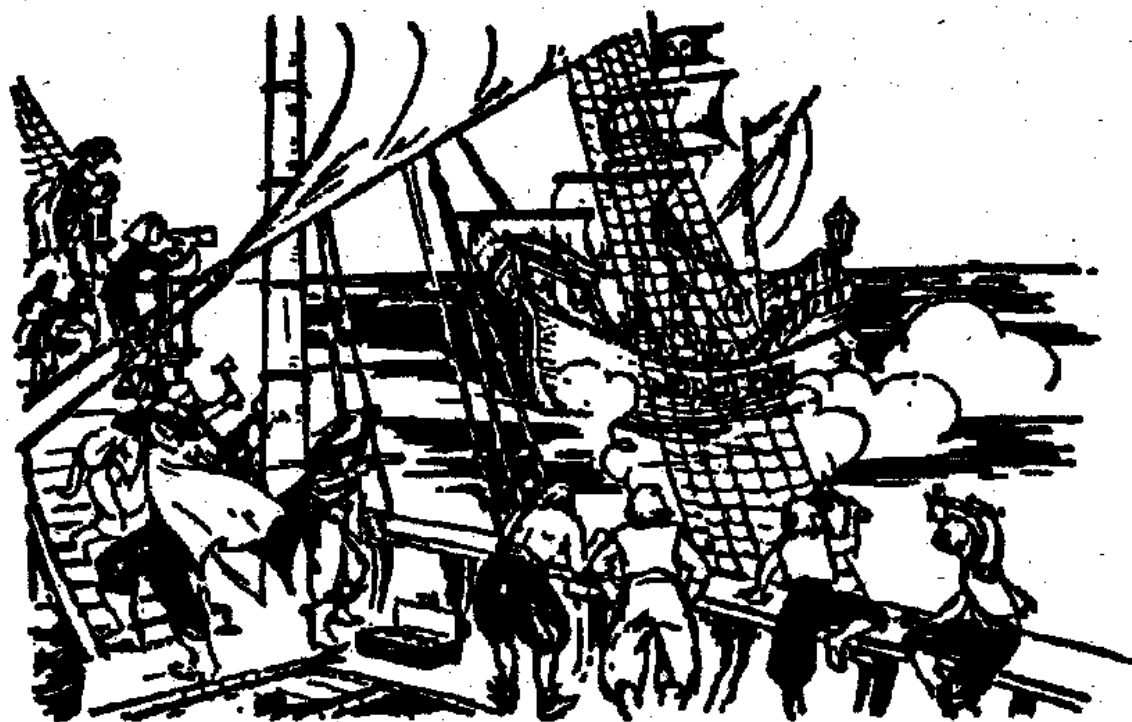
— Ah ! la bonne poule au pot ! C'était un grand cuisinier, Henri IV... »

Boulotte entreprend de donner par le détail cette bonne recette, quand un fait bizarre se produit. Le bateau pirate manœuvre pour se rapprocher du galion qui n'avance guère, car sa grosse coque le freine considérablement. Lorsque le vaisseau à pavillon noir se trouve parallèle au galion, on voit apparaître brusquement un énorme nuage noir entre les deux bâtiments, accompagné d'éclairs orange.

Une seconde après, un roulement de tonnerre parvient aux oreilles des deux filles.

« Mille bombardes ! Le pirate attaque le galion ! Mais c'est insensé, Boulotte ! C'est inouï ! Sommes-nous au ^{xx}e siècle ou avons-nous fait *un voyage dans le temps*, qui nous a ramenées à l'époque de la flibuste ? »





CHAPITRE VI

Débarquement

Un pirate attaquant un galion espagnol du XVII^e siècle ! Spectacle stupéfiant, incroyable, invraisemblable ! Un combat naval qui se déroule dans la mer des Caraïbes, sur les lieux mêmes où les flibustiers prenaient d'assaut les vaisseaux chargés d'or !

Et c'est pourtant bien ce qui se produit ! Ce pirate surgi de la nuit des temps se jette contre la coque du galion : ce n'est pas un mirage ! Et les pirates, en poussant des hurlements terribles, sautent sur le

pont du bateau marchand, tirent des coups de pistolet, brandissent des sabres !

Sous les regards incrédules de Boulotte et de Ficelle, les flibustiers se ruent sur les Espagnols, leur coupent la tête à grands coups de hache ! Ou encore les attrapent à bras-le-corps et les font basculer par-dessus bord ! Les malheureux précipités dans les flots coulent à pic...

Ficelle gémit :

« C'est horrible ! Regarde, Boulotte ! Les pirates sont en train de massacrer tout l'équipage ! »

Mais Boulotte a détourné son regard pour ne plus voir l'affreux spectacle. Ficelle, fascinée, regarde au contraire intensément. Les têtes volent, roulent sur le pont ; les épées transpercent des poitrines. Les coups de feu et les bordées de canon se succèdent sans arrêt, obscurcissant le combat par des nuages de fumée. Les pirates sont montés sur les agrès du galion, dont ils tranchent les cordages. Une voile s'abat, puis une autre.

Les forbans continuent de jeter leurs victimes à la mer en poussant d'ignobles cris de joie.

Cependant, le *Porto-Rico* s'éloigne lentement des lieux de la tragédie, en longeant la côte. Bientôt, Ficelle et Boulotte cessent complètement de voir les deux vaisseaux, car le yacht vire vers le nord.

La grande Ficelle tourne en rond dans la cabine en faisant fonctionner intensément ce qui lui tient lieu de cerveau. Elle déclare :

« Mon esprit ficellien en est maintenant sûr ! Nous avons fait à la fois un voyage sur la mer, mais aussi

un voyage dans le temps. Nous avons remonté les siècles...

— Ce serait de la magie ! dit Boulotte effrayée.

— De la magie ? Peut-être pas ! Imagine que le *Porto-Rico* ait été construit par un savant génial, et que ce bateau soit étudié pour voyager dans le temps ?

— C'est tout de même bizarre !

— Je ne dis pas le contraire ! »

Boulotte croque un de ses pavés-biscuits, et demande :

« Tu ne crois pas que c'est de la magie noire ? Sur une image que j'ai trouvée dans une plaque de chocolat, il y avait le portrait d'un sorcier africain. Il doit y avoir aussi des sorciers dans les Antilles ?

— Oui, sûrement. »

Ficelle réfléchit à l'explication de Boulotte. Un sorcier qui les aurait hypnotisées, qui aurait fait apparaître devant leurs yeux une sorte de mirage, une hallucination...

« Oui, ça me semble logique. Ce doit être une vision fantomatique. Une sorte de cinéma... Ces bateaux ne devaient pas réellement exister... Et pourtant, pourtant ! J'ai bien entendu les cris et les coups de canon... »

Très perplexes, les deux filles continuent de s'interroger jusqu'au moment où il se produit une galopade au-dessus de leur tête. On entend les commandements lancés par le capitaine Porquépïc, des grincements, des frottements, puis la coque vibre sous l'effet d'un léger choc. Ficelle remarque :

« On dirait que le bateau bouge moins... Il ne se balance plus.

— Nous sommes peut-être arrivés ?

— Ah ! oui ! Je n'y pensais plus... »

A cet instant, la clé tourne dans la serrure, et la porte s'ouvre. C'est le second, qui ordonne :

« Prenez vos affaires et sortez. »

Il ouvre également la porte de Françoise qui sort dans la coursive. Ficelle l'interpelle :

« Oh ! Françoise, tu as vu cet abordage ? C'était affreux ! A mon avis... »

Mais la grande fille ne peut pas donner son avis, car le second se retourne et ordonne sèchement :

« Tais-toi ! »

Les trois amies longent les coursives, montent l'escalier abrupt et débouchent sur le pont, sous un soleil écrasant. Le *Porto-Rico* vient de s'amarrer à un quai en bois. Sur cet appontement, quelques métis portant chemise et pantalon blancs, coiffés de chapeaux en paille, observent le débarquement. A l'arrière-plan se trouvent des maisons basses en planches ou en tôles couvertes de grandes feuilles de palmier. Deux ou trois hangars abritent des sacs qui doivent contenir du café vert. Ficelle se demande s'il s'agit là de Papagayo, port et capitale de Machucambo. Elle réfléchit, et compte le nombre de Machucambiens qu'elle a devant elle. Ils sont une dizaine environ. Elle conclut alors qu'il ne doit pas s'agir de la capitale, ce en quoi elle a parfaitement raison. Ce n'est là qu'un tout petit port de pêcheurs.

Les trois filles et l'équipage du *Porto-Rico*



mettent pied à terre, et se forment en colonne pour quitter le port, s'engager sur un étroit sentier qui s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt. Le capitaine marche en tête, tenant à la main un coutelas. Derrière lui vient le petit Claquebec, puis le gros Ballon, Ficelle, Boulotte et Françoise, suivies de Brouhaha qui ferme la marche.

De temps en temps, le capitaine coupe de hautes fougères ou des lianes qui obstruent le passage. Dans cette forêt tropicale, la végétation est si vivace que les plantes coupées repoussent presque à vue d'œil. Un passage que l'on se fraye le soir disparaît dès le lendemain, aussitôt recouvert par le fouillis des tiges et des feuilles.

Ficelle demande à Françoise :

« Où allons-nous ? »

— J'en sais autant que toi, ma grande.

— Ce qu'il fait chaud ! Je suis déjà trempée ! On dirait que l'air est humide, aussi...

— Chaleur humide. Il faudra t'y habituer.

— On se croirait dans une étuve... »

Boulotte se retourne vers Ficelle :

« Une étuve ? Tant mieux ! Je vais perdre au moins dix kilos !

— Oh ! même si tu en perdais cent, ça ne se verrait pas beaucoup, sur la quantité !

— Quoi ? Tu oses dire... »

Boulotte reste la bouche ouverte. Un cri strident, suraigu, semble sortir des troncs de la forêt.

« Aaaah ! gémit Ficelle. Vous avez entendu ? C'est le hurlement d'un monstre ! Ou un sorcier qui crie ! Ou un fantôme ! »

Le gros Ballon se met à rire et dit :

« Faut pas t'effrayer, ha ! ha ! C'est un perroquet. T'en as jamais entendu ?

— Heu... non. Je croyais qu'ils parlaient, comme vous et moi ?

— Ha ! ha ! A condition qu'on leur apprenne.

— Très bien ! Alors, j'essaierai d'en attraper un et de lui apprendre des poésies. *Le Corbeau et le Renard*, par exemple. Je le rapporterai en France et j'aurai un succès fou auprès de mes copines.

— T'es pas près de les épater, tes copines !

— Pourquoi, monsieur ? »

Pour toute réponse, le gros Ballon se contente de ricaner. Inquiète, Ficelle demande à voix basse :

« Dis, Françoise, que veut-il dire ? Que nous n'allons pas bientôt revenir en France ?

— On dirait.

— Mais où nous conduisent-ils ? A un hôtel, j'espère, ou dans un camping ?

— J'ai bien peur que ce ne soit pas aussi rose que tu l'imagines. »

Ficelle ouvre des yeux circulaires.

« Comment ça, pas aussi rose ? Que va-t-on faire de nous ? »

Françoise ne répond pas. Ficelle presse alors le pas pour remonter la colonne, et arrive en tête. Elle interpelle le capitaine Porquépic :

« Hé ! Monsieur le capitaine ! Vous pouvez me dire où nous allons ?

— Tu le verras bien.

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Un peu de patience, et tu le sauras ! Retourne à ton rang. »

De plus en plus inquiète, Ficelle revient en arrière et parle de nouveau à mi-voix :

« Il n'a rien voulu me dire, Françoise. Ce capitaine Porquépic m'a l'air d'être un individu louche. D'ailleurs, je l'ai toujours dit, que sa tête ne me revenait pas ! »

Elle marche quelques instants en silence, puis se retourne de nouveau vers Françoise :

« Dis, au sujet de ce bateau pirate qui attaquait un galion, tu l'as vu ?

— Oui, je l'ai vu.

— Je n'ai donc pas rêvé ?

— Ce n'était pas un rêve, non.

— Alors, c'était une hallucination ! »

Françoise secoue la tête.

« Sûrement pas ! Cet abordage a eu lieu.

— Pourtant c'étaient des vieux bateaux ! Tu ne crois pas que nous avons fait un voyage dans le temps ?

— La machine à voyager dans le temps n'existe pas encore.

— Alors, que s'est-il passé ? Tu n'en sais rien, hein, Françoise ? Ah ! quel dommage que Fantômette ne soit pas avec nous ! Je suis sûre qu'elle aurait déjà trouvé l'explication ! »

La colonne poursuit sa progression à travers la forêt. Ficelle oublie un peu ses inquiétudes pour regarder les arbres étranges dont elle ignore le nom. Elle désigne un tronc jaune en haut duquel apparaissent des fruits orangés, groupés dans la tête de l'arbre.

« Regarde, Françoise, on dirait un citrouiller !

— C'est un papayer.

— Et ce gros, là-bas, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un fromager. »

Ficelle lève les yeux pour scruter le feuillage, cherchant les camemberts, le cantal ou le gruyère que l'on doit pouvoir y trouver. Elle hoche la tête.

« Hein ? Tu as dit, Françoise ? Un fromager ? »

Boulotte s'exclame :

« Aucun fromage. Les indigènes ont dû les cueillir tous. »

Un peu plus loin, Françoise fait signe à Boulotte :

« Regarde ! Un arbre à pain... »



La grosse fille lève les yeux de nouveau, s'attendant à voir des baguettes ou des pains de quatre livres. Mais il n'y a là-haut que des grandes boules vertes. Elle grogne :

« Ce ne sont pas des pains !

— Oh ! évidemment, ce n'est pas de la boulangerie. A l'intérieur, il y a une chair farineuse qui ressemble à la pomme de terre. Avec une seule de ces boules, on peut préparer le repas d'une famille nombreuse.

— Et ces fruits jaunes, là-bas ? On dirait des citrons.

— Ce sont des goyaves, ma chère Boulotte. Aux Antilles, les citrons ne sont pas jaunes, mais verts.

— Eh bien, on croirait que tu es déjà venue ici, Françoise ! »

Cette leçon de botanique prend fin lorsque la colonne débouche à l'orée de la forêt, devant un immense champ de cannes à sucre. Non loin de là s'élèvent des bâtiments en bois, couverts de tôle ondulée. On aperçoit quelques charrettes attelées à des bœufs, surchargées de cannes coupées. De temps en temps, un éclair jaillit sur la plantation. C'est le reflet du soleil sur la lame d'un coutelas que manie un coupeur de cannes.

Ficelle grogne :

« Je me demande pourquoi on nous amène ici !

— Et moi, dit Boulotte, je me demande à quel moment nous allons déjeuner. J'ai une de ces faims ! Je mangerais bien un de ces pains aériens ! »

Les nouveaux venus ont été aperçus, car un homme sort des baraquements et vient à leur rencontre. Il est petit, brun, bronzé par le soleil. Il porte un foulard rouge noué autour du cou. La crosse d'un revolver dépasse de l'une de ses poches. Le capitaine Porquépic s'avance vers lui, main tendue.

« Salut, Dominguez !

— Salut, capitaine ! Tu as fait une bonne traversée ?

— Très bonne. Et je t'amène quelques recrues.

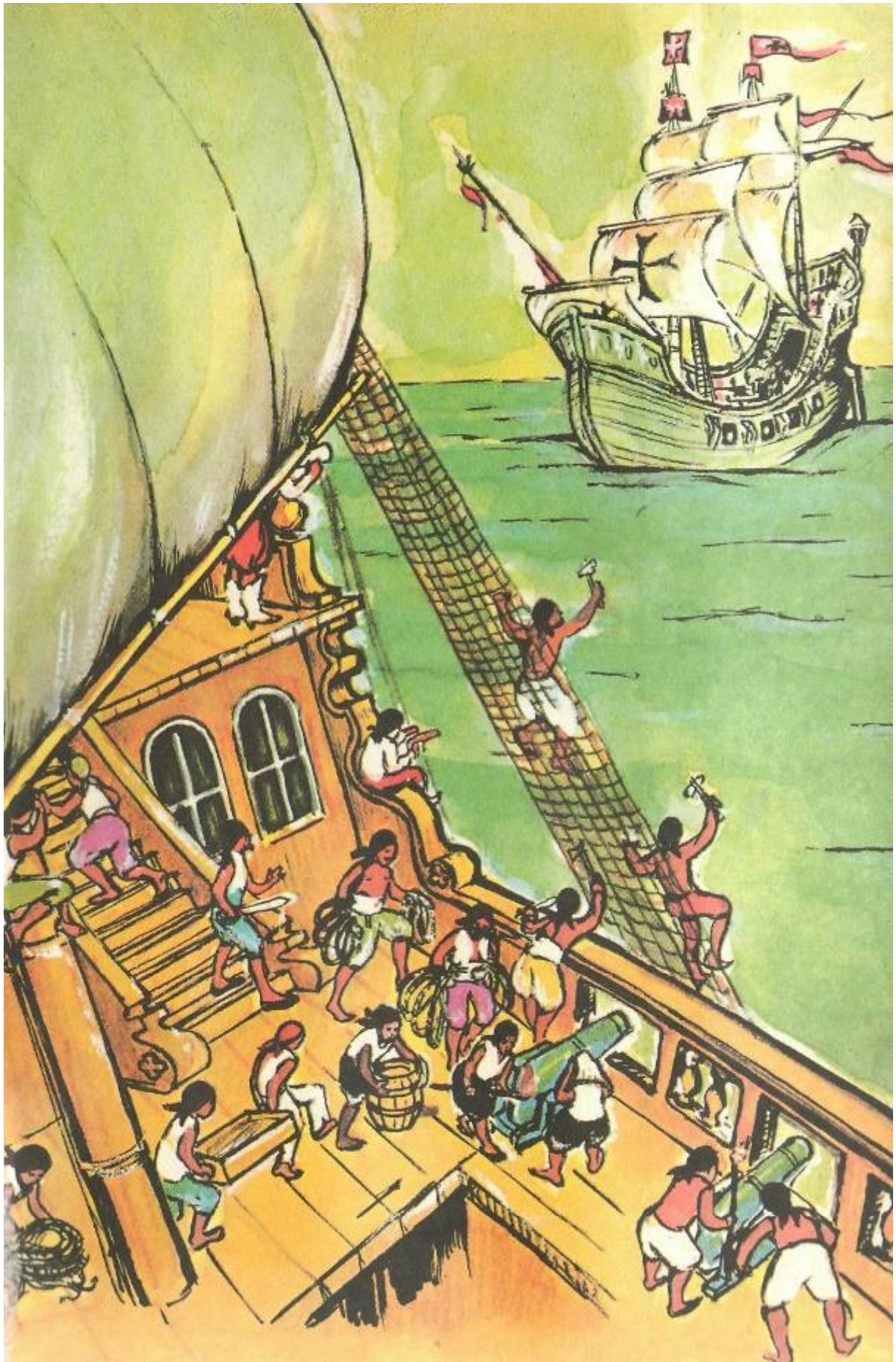
— Combien sont-elles ?

— Trois. Les voici. »

D'un geste, il désigne Françoise, Boulotte et Ficelle. Le nommé Dominguez s'approche, examine les trois filles, fait la moue.

« Dis donc, tu les prends au berceau, mainte-

« *C'est un galion du XVII^e siècle !* » →



nant ? Elles sont bien jeunes pour faire ce travail.

— On prend ce qu'on trouve, tu sais. Et puis, elles s'y feront. Elles se fortifieront, tu verras. Question d'habitude. »

Dominguez a un geste fataliste.

« Bah ! De toute façon, nous manquons de bras. Alors, je les prends. »

Il se dirige vers les baraquements. Le capitaine fait signe à ses hommes de le suivre. Ficelle, de plus en plus inquiète, murmure à l'oreille de Françoise.

« Que veut dire tout ça ? Il a besoin de nos bras pour faire quoi ? »

Françoise n'a pas le temps de répondre. Dominguez se retourne sur le seuil d'une baraque et crie :

« Hé ! là-bas, vous autres, venez par ici ! »

Les trois amies obéissent. Elles entrent dans la case, dont l'ameublement est des plus sommaires. Une table, quelques bancs sur de la terre battue. Accrochés à des clous, des coutelas, des chapeaux, un fouet, des chaînes. Dominguez débouche une bouteille de rhum blanc, remplit des verres que l'équipage vide aussitôt. Puis il sort d'un petit coffre une liasse de billets verts, en fait trois tas qu'il pose sur la table.

« Voilà, capitaine. Deux cents dollars pour chaque fille. Ça fait six cents en tout. Le compte y est.

— Parfait. Je vais faire le partage. »

Le capitaine Porquépic prend les billets, les répartit entre ses hommes sans oublier sa part. Dominguez allume un cigare et demande :

« Maintenant, vous allez faire un tour en ville ?

— Sûr ! dit le petit Claquebec en ricanant. On a besoin de se distraire un peu à Papagayo. La traversée a été longue...

— Alors, bon amusement !

— Au revoir, Dominguez !

— *Adiós, amigos !* »

Le capitaine et ses hommes sortent de la case, s'engagent sur une route poussiéreuse et disparaissent entre les cocotiers. Dominguez se tourne vers les filles :

« Ecoutez-moi bien, vous trois. Je m'appelle Dominguez. Je suis le gérant de cette plantation. Ça veut dire que je commande, et qu'on m'obéit. Si vous m'obéissez au doigt et à l'œil, ça ira. Si vous faites les fortes têtes, il y aura cet accessoire pour vous calmer... »

Du pouce, il désigne le fouet accroché au mur, puis reprend :

« Vous êtes ici pour couper la canne. Machucambo manque de main-d'œuvre, alors nous importons du personnel, pour former notre atelier. L'atelier, c'est l'ensemble des gens qui travaillent dans une plantation. Vous allez donc en faire partie. »

Ficelle rassemble son courage pour poser une question à ce gérant qui paraît peu commode :

« Monsieur, savez-vous que je n'ai pas du tout envie de couper des cannes à pêche ? J'étais tranquillement en train de naviguer sur le *Pamplemousse* avec mes amies Françoise et Boulotte, lorsque nous avons été coupées en deux par un pétrolier. Ensuite, le *Porto-Rico* nous a recueillies et...

— Ça va ! Pas la peine de me raconter ta vie ! Tu feras ce qu'on te dira de faire, un point c'est tout. Si ça ne te plaît pas, c'est le même tarif. Viens par ici. »

Dominguez décroche une chaîne reliée à deux anneaux. L'ensemble ressemble assez à des menottes. Il se baisse, ouvre les anneaux qui sont en deux parties, les referme sur les chevilles de la grande Ficelle. Puis il sort une clé de sa poche et verrouille les anneaux. Ficelle pousse un cri :

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous me mettez des chaînes aux pieds, comme aux esclaves, dans l'ancien temps ? »

Dominguez se met à rire.

« Et que crois-tu donc que tu es ? *Une esclave*, ma petite, tout bonnement ! »



CHAPITRE VII

Fantômette ne fait pas la sieste

Une esclave !

Comme les Noirs importés d'Afrique au ^{xvi}e et au ^{xvii}e siècle, pour travailler dans les champs de coton, les plantations de tabac ou de canne à sucre.

Ficelle n'arrive pas à y croire. Elle bredouille :

« Mais... Ce n'est pas possible ! Nous sommes au ^{xx}e siècle... bientôt au ^{xxi}e ! L'esclavage n'existe plus depuis un grand tas d'années ! Vous n'avez pas le droit...

— Je n'ai pas le droit ? Eh bien, je le prends, le droit ! Et ce n'est pas une petite mauviette comme toi qui m'en empêchera ! Passons aux deux autres, maintenant... »

Dominguez décroche deux autres chaînes et les verrouille de même aux chevilles de Françoise et de Boulotte. Elles peuvent encore marcher, mais ces entraves les empêcheraient de courir, pour le cas où elles auraient envie de se sauver.

Très content de lui, le gérant allume un nouveau cigare et jette un coup d'œil au-dehors.

« Il est presque deux heures. L'atelier ne va pas tarder à rentrer pour le déjeuner. »

Peu après, en effet, les premiers travailleurs arrivent. Certains, des métis ou des noirs, n'ont pas d'entraves. En revanche, ce sont les Blancs qui portent des chaînes. Ils entrent dans la case, déposent leurs coutelas sous l'œil de Dominguez, puis se rendent dans une autre case, plus grande, qui est aménagée en réfectoire. D'un geste, le gérant fait signe aux trois filles de suivre le mouvement. Voilà nos prisonnières assises sur des bancs, attablées devant des plats de morue aux bananes vertes. En face d'elles est assis un jeune homme brun, avec lequel elles sympathisent tout de suite. Il demande :

« Vous venez d'arriver, n'est-ce pas ? Vous étiez sur le *Porto-Rico* ?

— Oui, répond Françoise. Mais comment le savez-vous ?

— Oh ! ici, les nouvelles circulent vite. On est tout de suite au courant de tout. Comment vous

appelez-vous ? Moi, c'est Roland Gouste. Et vous ?

— Voici la grande Ficelle, et la grosse Boulotte. Je m'appelle Françoise. Roland, que se passe-t-il ici ? Pourquoi certains coupeurs de canne sont-ils enchaînés, comme nous, et pas d'autres ?

— Oh ! c'est bien simple. Ceux qui sont libres, ce sont des ouvriers réguliers payés en bons dollars. Mais comme la main-d'œuvre est insuffisante, le gérant engage des esclaves. Dans l'ensemble, les gens d'ici sont libres. Et les esclaves...

— Ce sont les Européens ?

— Oui. Des Américains aussi. Tenez, tout ce groupe à l'autre table... Vous les entendez ? »

A une table voisine, un groupe bavarde avec animation. Roland explique :

« Ce sont des touristes qui visitaient les Bahamas. Ils vont travailler ici pendant trois ou quatre semaines, puis on les relâchera après qu'ils auront versé une rançon.

— Si je comprends bien, dit Françoise, non seulement on les fait travailler contre leur gré, mais encore ils doivent payer par-dessus le marché !

— C'est exactement ça. »

Ficelle grogne :

« Eh bien, si j'étais à leur place, je ne me laisserais pas faire ! D'abord, comment sont-ils venus ici ?

— Ils ont été faits prisonniers.

— Par qui ?

— Par Henry Morgan. »

*

* *



Sous l'effet de la surprise, Ficelle ouvre une bouche qui ressemble à l'entrée du tunnel sous la Manche. Boulotte oublie d'engloutir sa portion de morue, et Françoise émet un petit sifflement. Roland reprend :

« Ça a l'air de vous étonner, hein ? Moi aussi j'ai été capturé par ce pirate. J'étais venu aux Antilles avec une équipe de cinéma qui devait faire des prises de vues sous-marines. Je suis assistant réalisateur. Eh bien, je n'ai rien pu filmer du tout. A la hauteur de Haïti, nous avons été pris à l'abordage par un vaisseau qui s'appelle *The Satisfaction*.

— La *Satisfaction* ! Le navire d'Henry Morgan ! s'écrie Ficelle.

— Justement. Et c'est Morgan lui-même qui commandait la manœuvre. Il a été le premier à

monter sur notre bateau en tirant avec un vieux pistolet et en brandissant un sabre. »

Françoise objecte :

« Le pirate Morgan vivait au XVII^e siècle. Il est mort en 1688.

— Alors, dit Ficelle, c'est son fantôme qui écume les mers ! Nous l'avons vu attaquer un galion espagnol. Je l'ai vu, moi, Ficelle, aussi clair que je peux t'entendre, Roland ! Et si tu veux mon avis... Aaaaaahhh !!! Quelle horreur !!! »

Ficelle s'est brusquement dressée, et recule, tombant à la renverse, car elle a oublié qu'il y a un banc derrière ses jambes. La cause de sa frayeur est l'apparition d'un gros lézard vert, long comme le bras, qui s'est glissé sous la table. Ficelle grimpe sur le banc en poussant des hurlements. Les autres convives se mettent à rire, et Roland rassure Ficelle.

« Ce n'est rien. Juste un anoli. Ils ne sont pas dangereux du tout. Au contraire, ils mangent les insectes.

— Il ne va pas me mordre les pieds ?

— Mais non, voyons ! »

En lançant des regards inquiets vers le reptile, Ficelle consent à se rasseoir. Un second anoli passe sa tête par la porte, s'arrête, entre, puis se lance à la poursuite du premier animal. Ficelle se rend compte qu'il s'agit d'animaux aussi familiers que des chats, et elle retourne à ses pirates :

« Je disais donc qu'il s'agit d'un fantôme vivant. Si on essayait de le transpercer avec une épée, la lame passerait à travers son corps...

— ... comme une petite cuiller dans de la crème fraîche », ajoute Boulotte.

Roland secoue la tête en riant.

« Mais non, voyons ! Il est parfaitement réel.

— Alors, reprend Ficelle, à quoi ressemble-t-il ? Nous n'avons pas pu le voir de près.

— C'est un grand gaillard blond aux yeux bleus. Il est assez sympa, bien qu'il balance par-dessus bord ses ennemis.

— Et comment est-il habillé ? Ça m'intéresse, moi !

— Il a un habit rouge, une espèce de culotte comme dans l'ancien temps. Tu sais, avec des bas de soie en dessous et des chaussures à boucles.

— Et comme coiffure ?

— Un tricorne noir, avec des grandes plumes. Il a aussi des rubans un peu partout et des pistolets à la ceinture. »

Ficelle donne un coup de poing sur la table (geste familial chez les corsaires) et s'exclame :

« Exactement comme le portrait qui se trouve dans l'*Histoire illustrée de la Piraterie* ! Je te dis, moi, que c'est un revenant authentique ! Et son bateau, c'est un vaisseau fantôme ! »

Les déclarations de Ficelle sont interrompues par l'arrivée du dessert : des fruits empilés sur des plateaux de vannerie. Il y a là des avocats, des mangues, des papayes, des goyaves. Boulotte promène sa langue sur ses lèvres en ouvrant des yeux en phares d'auto. Elle coupe en deux une goyave, en déguste la chair rose avec des « Miam ! miam ! »

qui indiquent son contentement. Ficelle se tourne vers Roland Gouste.

« Et maintenant que le déjeuner est terminé, nous allons couper les cannes ? »

— Avec cette chaleur ? Tu es folle ! Ici, on fait la sieste. Le travail ne reprendra qu'après. Dominguez donnera un coup de sifflet.

— Et tout le monde fait la sieste ?

— Oui. Toute l'île. La vie s'arrête complètement au début de l'après-midi. Mais le soir, on veille assez tard. On chante, on danse... Vous verrez, c'est une bonne ambiance. A tout à l'heure ! »

Roland quitte la table en même temps que l'équipe avec laquelle il travaille habituellement, et les trois filles regagnent leur baraquement. Au passage, le gérant leur lance : « Debout au coup de sifflet. » Et, tapotant la poche qui contient son revolver, il ajoute : « Pas la peine d'essayer de vous sauver ! Moi, je ne fais jamais la sieste... »

Une petite case a été attribuée aux trois amies,



où elles sont seules. L'ameublement se réduit à peu de chose : trois lits pliants, une étagère servant de support à des bougeoirs, un banc, un seau, un balai. Au moment où les prisonnières entrent, en traînant les pieds à cause des chaînes, deux ou trois bestioles s'envolent et se mettent à tourner dans l'air en bourdonnant. Ficelle recule, effrayée.

« Oh ! encore des monstres ! des araignées volantes ! »

Françoise se met à rire.

« Mais non, ce sont des cafards volants. Ils ne te mangeront pas.

— Oh ! mais c'est horrible !

— Bah ! tu t'y habitueras.

— Je sens que je ne vais pas fermer l'œil ! »

Ficelle s'allonge sur un lit pliant. Cinq minutes plus tard, écrasée par la chaleur, elle s'endort.

*

* *

Un grand silence s'étend sur la plantation. Le vent brûlant fait à peine bruisser les tiges des cannes à sucre. Dans la forêt proche, les cris des perroquets se font rares : c'est l'heure sacrée de la sieste.

Fantômette se lève doucement, glisse une main dans son sac, en retire *l'ouvre-portes*. Elle l'ajuste sur le bracelet qui enserre sa cheville gauche, appuie sur le bouton. Le bracelet s'ouvre avec un léger claquement. La jeune aventurière répète la même opération sur le bracelet droit. La voilà libre.

Rapidement, et toujours sans faire le moindre bruit, elle revêt son costume de justicière, puis sort de la case et s'arrête sur le seuil. Le paysage est éblouissant, sous ce soleil survolté. Le petit village est désert. On n'entrevoit qu'une silhouette dans un fauteuil à bascule, sous une véranda.

« C'est Dominguez. J'aimerais savoir s'il est endormi. Je pourrais aller lui tirer les moustaches, pour me rendre compte... »

D'une poche secrète, Fantômette sort un stylo, enlève le capuchon, le porte à la hauteur de son œil et le dirige vers le gérant. Ce stylo est en réalité une lunette, qui permet à notre justicière de voir Dominguez comme s'il était à un mètre d'elle.

« Bon ! Il n'est pas aussi vigilant qu'il l'affirme, ce cher négrier. Le voilà en train de ronfler... Allons faire un petit tour ! »

Rapidement, elle s'éloigne de la case, traverse une étendue vide brûlée par le soleil, et atteint la lisière de la forêt. Ici, l'ombre fraîche est agréable. On entend le bruissement d'un ruisseau qui doit couler au pied des balisiers.

Fantômette suit la route poussiéreuse qu'ont empruntée les marins du *Porto-Rico*. Au bout de dix minutes, elle entrevoit un assez grand bâtiment qui ressemble à une usine, en même temps qu'une odeur de rhum vient se mêler aux senteurs de la forêt.

« Une distillerie. C'est sûrement là que l'on apporte les cannes qui sont transformées en rhum ou en sucre. »

Il serait peut-être instructif de visiter cette distillerie, mais pour l'instant Fantômette a autre chose à faire. Elle poursuit son chemin d'un bon pas, puis parvient à un endroit où la forêt se fait moins dense. Elle découvre d'autres cases, puis des villas en bois de style colonial. Ensuite, ce sont des maisons de pierre ou de brique. La route est maintenant goudronnée, et quelques voitures stationnent le long des trottoirs.

Mais on ne voit personne. Les rues sont absolument désertes, les volets des boutiques sont fermés. Toute la ville dort. Fantômette ne peut s'empêcher de sourire sous son masque.

« Parfait ! C'est exactement ce que j'avais prévu. A l'heure de la sieste, on peut circuler en toute tranquillité dans Papagayo. C'est bien pratique ! »

Fantômette longe maintenant une large avenue bordée de palmiers, qui se termine sur une vaste place circulaire, dont le centre est occupé par une fontaine. Au fond de la place s'élève un palais dont la façade tarabiscotée fait penser à ces gâteaux compliqués que réalisent les maîtres pâtisseries pour les anniversaires.

C'est le palais du gouverneur.

Le gouverneur, Fantômette en a entendu parler à plusieurs reprises par le petit Claquebec :

« Il s'appelle Pepito Bogan. C'est un gros bonhomme avec autant de cheveux sur le crâne qu'un melon. Il fume des cigares un peu plus longs que notre grand mât. Et son uniforme, on n'en connaît pas la couleur... »

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est tellement bourré de médailles et de décorations, qu'on ne voit même plus le tissu !

— L'avez-vous déjà rencontré, ce gouverneur ?

— Je pense bien ! Chaque jour, il se promène à travers son île, dans une grosse voiture américaine, avec une escorte de motards. Tout le monde l'acclame sur son passage.

— Il est très aimé, alors ?

— Pas du tout ! Seulement ceux qui ne crient pas " Viva Pepito Bogan ! " doivent payer une amende de cent dollars. »

Voilà donc le personnage que Fantômette se propose de rencontrer. Mais pour cela, il faut pénétrer dans le palais. Or, il y a devant le portail deux gardes format autobus qui se tiennent debout, bien que ce soit l'heure de la sieste. Fantômette fait la moue.

« Ils ne dorment sûrement pas, ceux-là... Pas moyen de leur passer sous le nez... A moins de détourner leur attention... Et comment me rapprocher de l'entrée sans me faire repérer ? »

La solution apparaît sous la forme d'un vieux camion poussif chargé d'ananas, qui traverse la place à petite allure en se dirigeant du côté du palais. Fantômette bondit vers lui, et se met à trotter à sa hauteur. La masse du véhicule la dissimule aux yeux des gardes. Lorsque le camion arrive tout près de la cour d'honneur, la jeune aventurière se met à quatre pattes et vient se plaquer contre le mur bas surmonté d'une grille, qui entoure la cour.

Elle s'assure que les gardes n'ont pas décelé son approche, puis elle sort son stylo-lunette, le dévisse et en extrait une lentille de verre. Il y a dans la cour des parterres de fleurs fraîchement plantées, car il reste encore sur le sol quelques caissettes qui ont servi à les contenir. Tout en restant accroupie, Fantômette glisse un bras à travers la grille et dirige sa lentille vers un des cageots. Les rayons du soleil, passant à travers la lentille, viennent frapper le bois d'une caisse qui commence à noircir, à grésiller, puis à s'enflammer. Notre héroïne exécute alors un repli discret derrière le tronc d'un palmier, puis elle attend.

Quelques instants plus tard, des exclamations lui apprennent que l'incendie vient d'être découvert. Les gardes quittent leur poste, courent vers le cageot et l'écrasent à coups de bottes pour éteindre le feu.

Ils tournent le dos à une mince silhouette qui traverse à une vitesse supersonique l'entrée du palais.



CHAPITRE VIII

Ficelle a un plan

La fraîcheur qui règne dans le vestibule du palais fait un contraste agréable avec la fournaise du dehors. Ce vestibule est une immense pièce carrée, au dallage de marbre en damier. Les fenêtres sont à demi fermées par de grands rideaux en velours bleu de roi. Des sculptures dorées ornent les murs couverts de lambris en campêche. Le plafond, peint dans le goût du Grand Siècle, représente une scène de la mythologie : Hercule battant au sprint la

biche aux pieds d'airain. L'ameublement, de style espagnol, est taillé dans du courbaril, un bois très noir qui ressemble à l'ébène.

Après avoir étudié les lieux d'un coup d'œil, Fantômette s'engage dans un couloir dont le fond est éclairé par la lumière naturelle. Il aboutit à une cour intérieure, un patio entouré de colonnes en mosaïque. Au centre de cette cour, un bassin agité par un jet d'eau qui sort d'un massif de plantes vertes.

Près du bassin, une dizaine de domestiques habillés à la française, c'est-à-dire déguisés en Louis XV, avec perruque et culottes de soie, sont rangés en cercle, autour d'une chaise longue de rotin.

Sur cette chaise est allongé un homme d'assez forte corpulence, dont on distingue le crâne luisant. Un serviteur présente au gros homme un coffret à cigares, un second craque une allumette ; un troisième porte un plateau où est posé un verre qui doit contenir un punch créole.

Cachée derrière une colonne, Fantômette observe la scène.

« C'est le gouverneur, évidemment. Je m'attendais à ce qu'il soit gardé plus sérieusement. Ces figurants d'opérette ne m'ont pas l'air bien dangereux... »

Sur un des côtés de la cour, une porte s'ouvre. Un homme vêtu de noir apparaît, portant un dossier bourré de papiers. Il s'approche du gouverneur, s'incline et annonce :

« *Señor gobernador*, vous m'aviez demandé les statistiques sur la production du tabac...

— Ah ! oui, en effet. Voyons cela... »

Pendant un moment, le secrétaire et le gouverneur lisent les papiers, discutent, étudient des rapports. Une sonnerie retentit, interrompant la conversation. Un des domestiques présente à Pepito Bogan un plateau d'argent où est posé un téléphone. Le gouverneur prend l'écouteur.

« Allô ? Oui, c'est moi le bien-aimé gouverneur de Machucambo. Comment ? Les distillateurs de Cap Colibri n'ont pas encore payé leurs impôts ? Je leur donne vingt-quatre heures, sinon ils seront tous fusillés en bloc ! »

Il raccroche, tire sur son cigare, se tourne de nouveau vers le secrétaire et dit :

« Vous préparerez aussi mon discours pour le troisième anniversaire de ma prise de pouvoir. Insistez sur le fait que je suis débonnaire et bienveillant. Tout le monde doit m'aimer.

— Certainement, *señor gobernador*.

— Ajoutez que tous ceux qui ne m'aimeront pas paieront cinquante dollars d'amende. Non, mettez cinq cents... »

Le secrétaire prend note, s'incline et retourne dans l'endroit d'où il vient, et qui se trouve être un bureau. Quelques instants plus tard, il quitte ce bureau avec ses papiers.

Fantômette réfléchit.

« Je suis venue ici pour avoir un petit entretien avec Pepito Bogan, en courant le minimum de

risques. Si je l'attaque de front, cela risque de mal tourner pour moi. Le personnage n'a pas l'air tellement commode... Donc, nous allons essayer autre chose... »

Le péristyle du patio, c'est-à-dire le couloir qui en fait le tour, est plongé dans l'ombre. Fantômette en profite pour se rapprocher discrètement de la porte du bureau. Elle s'assure que les valets sont très occupés par leur service, puis elle pousse la porte et entre. La pièce est un secrétariat heureusement vide. Il ne s'y trouve que des meubles, et un téléphone posé sur un grand bureau. C'est un appareil muni d'une dizaine de boutons, pour les communications intérieures.

Notre amie décroche le récepteur, appuie sur le bouton marqué numéro 1, écoute.

A travers la porte entrouverte, elle voit le gouverneur saisir le téléphone que lui présente de nouveau un domestique.

« Allô ? Ici le bien-aimé gouverneur de Machucambo. J'écoute !

— Ici, Fantômette.

— Comment ? Vous dites ? »

La jeune aventurière répète posément :

« Ici, Fantômette. Vous connaissez ? »

Ce nom paraît évoquer quelque chose chez Pepito Bogan, car il marque un mouvement de surprise et s'exclame :

« Mais... qu'est-ce que cela signifie ? Fantômette est une sorte d'aventurière européenne dont les journaux ont annoncé la mort le mois dernier.



— C'est vrai, monsieur le gouverneur. Je suis, comme vous dites, une sorte d'aventurière européenne. Française, plus exactement. Mais ce qui est faux, c'est l'annonce de ma mort. Je puis vous assurer que je me porte parfaitement bien. Et je voudrais vous poser une ou deux questions.

— Bon ! mais dites-moi où vous vous trouvez ?

— Peu importe, monsieur le gouverneur. Répondez simplement. »

Le gouverneur hésite un moment, se caresse le menton avec le bout mâchouillé de son cigare, puis répond :

« D'accord ! Je vous écoute... Que voulez-vous savoir ?

— Je veux savoir pourquoi vous tolérez l'esclavage sur cette île. »

Il marque un silence, hoche la tête et dit :

« L'esclavage ? Que me chantez-vous là ? Il y a plus de cent cinquante ans que l'esclavage a été aboli à Machucambo ! Vous rêvez ? Ou on vous a raconté des histoires ? »

Fantômette dit d'un ton sec :

« Ecoutez, monsieur le gouverneur, ou vous n'êtes pas au courant, et je ne vous fais pas mes compliments. Ou vous vous payez ma tête, et je vous préviens tout de suite que je n'aime pas ça ! »

Pepito Bogan s'énerve :

« Je vous assure que je ne suis au courant de rien ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? De l'esclavage, sur mon île ? En plein ^{XX}^e siècle ? C'est impossible !

— C'est parfaitement possible. Il y a près d'ici une plantation de canne, dirigée par un certain Dominguez, où travaillent des gens enchaînés. Si vous ne me croyez pas, c'est bien simple : prenez une voiture, et allez y jeter un coup d'œil ! Vous en avez pour cinq minutes...

— Ah ! je vous assure que j'ai du mal à vous croire !

— Voulez-vous que je vous y conduise ?

— Je ne demande pas mieux, ma chère Fantômette. Mais je puis vous assurer d'avance que vos soupçons ne reposent sur rien. Il n'y a dans les plantations que des travailleurs machucambiens payés fort honnêtement avec de bons dollars. Aucun esclave, absolument aucun !

— Eh bien, c'est ce que vous allez voir ! »

Fantômette raccroche, sort du secrétariat et vient



se planter devant le gouverneur, poings sur les hanches. Celui-ci sursaute :

« Comment ! Vous étiez ici ! Dans mon palais !

— Mais oui, vous voyez...

— Et comment avez-vous fait pour entrer ? Les gardes ?...

— Peuh ! Quels gardes ? Vous voulez parler de ces deux guignols, à l'entrée ? Laissez-moi rire !... »

Fantômette, qui a l'oreille fine, l'entend murmurer quelques mots où il est question de fusillade. Sans aucun doute, les gardes vont passer un mauvais quart d'heure. Puis Pepito Bogan se compose un visage souriant, se lève, s'incline devant la jeune aventurière, pose une main sur son cœur, ou plus exactement sur le tas de médailles qui encombrent son plastron, et déclare :

« Eh bien, je suis ravi de faire la connaissance d'une jeune personne courageuse, qui fait honneur à son pays. Et je suis persuadé que cette affaire d'esclavage n'est qu'un malentendu qui sera rapidement dissipé. Maintenant, si vous le voulez bien, allons voir cette plantation dirigée par le nommé... heu... Gonzalez ? Ramirez ?

— Dominguez.

— Parfait ! Nous allons prendre une de mes voitures. Veuillez m'accompagner... »

Sur un signe de son maître, un valet s'en va appuyer sur le bouton d'un tableau dissimulé par une plante grimpante. Fantômette suit le gouverneur, qui s'engage dans une enfilade de couloirs. On parvient dans une seconde cour qui s'ouvre sur l'arrière du palais. Des gardes ouvrent la grille ; une grosse voiture blanche s'avance. Le chauffeur ouvre la portière. Pepito Bogan et Fantômette prennent place sur la banquette arrière. Le gouverneur répète, d'un ton sceptique :

« Vraiment, cette histoire d'esclavage ne tient pas debout ! J'ai fait de Machucambo une nation moderne, où les grands principes de la liberté et de l'égalité sont à l'honneur. Je suis persuadé que vous avez fait erreur, ma chère Fantômette. »

Précédée par deux policiers motocyclistes, suivie par deux autres, la grosse voiture fonce à travers les rues désertes de Papagayo. Le gouverneur hoche la tête :

« Dommage que nous circulions à cette heure. Si nous étions passés le matin ou le soir, vous auriez

pu voir les Papagayens et les Papagayennes m'acclamer avec enthousiasme...

— Avec enthousiasme ? N'est-il pas vrai que ceux qui ne vous acclament pas doivent payer une amende de cent dollars ?

— Cent dollars ? Allons donc ! Vous plaisantez ? Ils ne doivent payer que dix dollars. Dix dollars seulement. »

Le cortège s'engage dans la forêt et, quelques instants plus tard, débouche sur la plantation. *L'atelier* est toujours en train de dormir dans les cases, et l'on n'aperçoit que la silhouette de Dominguez qui se lève à l'apparition du gouverneur. Il s'approche, ôte son chapeau de soleil, s'incline bien bas.

« Monsieur le gouverneur, Votre Excellence nous fait un grand honneur...

— Ça va, ça va ! Montrez-nous le personnel, vite !

— Le personnel ? Votre Excellence veut dire...

— Eh bien, les gens qui travaillent pour vous ! Faites-les sortir des cases. Tous. »

Le gérant paraît un peu surpris par cet ordre inattendu, mais il obtempère. Il sort son sifflet, souffle dedans trois fois. Un instant après, des Noirs et des métis apparaissent, bâillant et s'étirant. Dominguez crie :

« Rassemblement en ligne devant moi, sur trois rangs ! »

Docilement, les coupeurs viennent se ranger en

file devant la case du réfectoire. Dominguez se met au garde-à-vous et annonce :

« Voilà, tout le monde est là.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument, monsieur le gouverneur.

— Mais les autres ?

— Heu... quel autres ?

— Les Blancs ? Les esclaves enchaînés ? »

La stupeur se peint sur le visage de Dominguez.

« Quels Blancs ? Quels esclaves ? Ah ! monsieur le gouverneur, je ne comprends pas... »

Fantômette désigne une case.

« Ici, il y a tout un groupe d'Américains.

— Allons voir ! » dit le gouverneur.

Le petit groupe se rend en hâte jusqu'à la case, pénètre à l'intérieur. Elle est parfaitement vide. Pepito Bogan tourne vers Fantômette un visage sévère, et dit d'un ton sec, fronçant les sourcils :

« Il me semble, mademoiselle, que vous vous êtes moquée de moi ?

— Je vous assure, monsieur, qu'il y a dans cette plantation des dizaines d'Américains et d'Européens qui portent des chaînes aux chevilles. L'une s'appelle Ficelle, l'autre...

— Bon ! allons encore voir celle-là ! » fait le gouverneur d'un ton excédé.

Il visite la case, qui est aussi vide que les autres. Son seul occupant est un anoli qui rêve dans un coin.

Pepito Bogan gronde :

« Ça va ! J'en ai assez vu. Mon opinion est faite.

Vous n'êtes qu'une farceuse, mademoiselle Fantômette ! »

Il marche d'un pas ferme vers sa voiture, saute dedans et crie au chauffeur :

« Au palais, et vite ! Nous avons assez perdu de temps comme ça ! »

La voiture et les motards repartent dans un grand nuage de poussière, et disparaissent derrière les palmiers. Dominguez s'approche de Fantômette et ricane :

« Ha ! ha ! C'est raté, hein ? Voilà ce que c'est, de vouloir jouer au plus malin avec moi. Tu es contente, maintenant ? Je t'avais prévenue : rien à faire contre moi. Maintenant, va m'enlever ce déguisement. Quand ce sera fait, je te remettrai les chaînes. Et je veillerai à ce qu'elles soient bien verrouillées, cette fois. Allons, plus vite que ça ! »

Le gérant tripote nerveusement son revolver. Fantômette doit céder. Elle retourne dans la case, la rage au cœur.

Cinq minutes plus tard, Dominguez vient lui remettre les chaînes aux chevilles. Puis il tire un coup de revolver en l'air. A ce signal, tous les esclaves blancs sortent de la forêt où ils étaient cachés. Le gérant explique, avec un sourire moqueur :

« Tu vois pourquoi ça ne pouvait pas marcher, ton cafardage ? Chaque fois qu'un visiteur m'est annoncé, hop ! tout le monde disparaît. Sauf les ouvriers réguliers, bien sûr.

— Et comment vous prévient-on de l'arrivée des visiteurs ?



— Ça, ma petite, si on te le demande, tu répondras que tu n'en sais rien. Allez, au travail ! »

Dominguez lance trois coups de sifflet, et l'atelier se disperse à travers la plantation pour se remettre au travail, sous un soleil dont l'ardeur ne semble pas vouloir décroître.

Boulotte et Ficelle lèvent en cadence leur cou-telas, l'abattent à la base des tiges. Ficelle gémit :

« Oh ! là, là ! ce que c'est fatigant, de couper ces machins ! Je vais ralentir la cadence ! Je sens que je maigris à vue de nez ! Encore une heure de ce régime, et je ne vais pas peser plus lourd qu'une plume de mouche !

— Tu es sûre que ça va nous faire maigrir ? Alors, tant mieux ! Comme ça, je n'aurai pas besoin de suivre un régime, et je pourrai manger tout ce qui me plaira... »

Le bavardage des deux filles est interrompu par un claquement sec, aussi bruyant qu'un coup de feu. C'est Dominguez qui vient d'actionner son fouet. Il gronde :

« Hé ! vous, là-bas, les deux paresseuses... Tâchez de vous remuer un peu plus, sinon je vous arrache la peau du dos. Et toi, la brunette, au travail comme les autres ! »

Il pousse devant lui Françoise sans ménagement. Ficelle s'exclame :

« Oh ! Françoise ! Où donc étais-tu passée ?

— Je me promenais.

— Figure-toi que... »

Dominguez hurle :

« Silence ! Economisez votre salive, et faites marcher vos muscles. Rappelez-vous que si vous ne travaillez pas, vous n'aurez rien à manger ce soir ! »

Affolée, Boulotte bredouille :

« Rien... rien à... à manger ?... Mais c'est affreux ! Je ne veux pas mourir de faim, moi ! »

Et elle se met à couper les cannes à la cadence d'une mitrailleuse. Satisfait, le gérant s'éloigne pour aller houspiller d'autres esclaves. Pendant deux longues heures, les trois filles travaillent comme... des esclaves. Ficelle ne cesse de grogner en répétant :

« Ah ! quelle drôle d'idée j'ai eue, de faire du voilier ! Je veux bien être changée en taille-crayon à vapeur si jamais je remets mes pieds superbes sur un bateau !

— Tu l'as déjà dit, fait observer Françoise.

— Et je le répète ! La navigation, j'en ai plein

mes sandales ! Tu vois où ça m'a menée ? A couper des cannes pour faire du sucre ! Alors, qu'il est si simple d'aller l'acheter chez l'épicier du coin ! »

A six heures, la nuit tombe brusquement, comme si un interrupteur avait éteint le soleil d'un seul coup. Phénomène que l'on n'observe que sous les tropiques. Dominguez lance quatre coups de sifflet, signal de la fin du travail. L'atelier quitte les champs, dépose les coutelas dans les cases. Les travailleurs ont un temps de repos avant le dîner.

Ficelle entraîne ses amies dans leur case, avec des mines de conspirateur. Puis elle les prend par le cou pour leur parler à voix basse :

« Ecoutez-moi bien sans m'interrompre, parce que je vais prononcer des paroles d'une importance extrême : *J'ai un plan !*

— Un plan ? demande Françoise. Quel genre de plan ? Le plan du métro ?

— Mais non ! Que tu es bête ! J'ai imaginé dans ma tête un truc, un système ingénieux pour nous échapper.

— Vraiment ?

— Vraiment ! Un plan puissamment génial. Ecoutez bien en ouvrant vos yeux. Avez-vous remarqué le tracteur ?

— Celui qui remorque les charrettes de cannes ?

— Oui. Ce tracteur est remisé sous un hangar, là-bas... »

Ficelle pointe son doigt vers une bâtisse un peu plus grande que les cases. Françoise demande :

« Alors ? quel intérêt, ce tracteur ?

— L'intérêt est que dans le hangar, il y a un petit atelier, avec des outils, des scies, un étau, des marteaux. Tu saisis, Françoise ? Il y a là tout ce qu'il faut pour scier nos chaînes !

— Et alors ?

— Alors, dès que nous serons libres, nous pourrons nous enfuir ! Et nous n'aurons plus à couper ces affreuses cannes à sucre ! C'est merveilleux, ce projet ! Non ? »

Françoise réfléchit, puis répond :

« En admettant que tu puisses te libérer, crois-tu que tu irais loin ? Nous sommes sur une île, tu sais. Dominguez aurait vite fait de te reprendre.

— Penses-tu ! Grâce à ma ruse bien connue et à mon agilité légendaire, je pourrai lui échapper comme un bout de savon mouillé entre mes doigts. Fais-moi confiance ! Je triompherai avec inanition !

— Sais-tu ce que veut dire inanition ?

— Non, mais c'est sûrement une de mes grandes qualités ! Voici donc ce que je vais faire. Tout à l'heure, quand tout le monde sera endormi, je vais me glisser sublimement...

— Subrepticement.

— ... superbement dans le hangar, coincer mes anneaux de chevilles dans l'étau, et les scier. Puis j'irai à Papagayo et je m'embarquerai sur le premier bateau que mon regard d'aigle rencontrera... Vous faites comme moi ? Boulotte ?

— Moi, je veux bien, mais après le dîner.

— Et toi, Françoise ?

— Moi, je dis que ton plan ne te mènera à rien

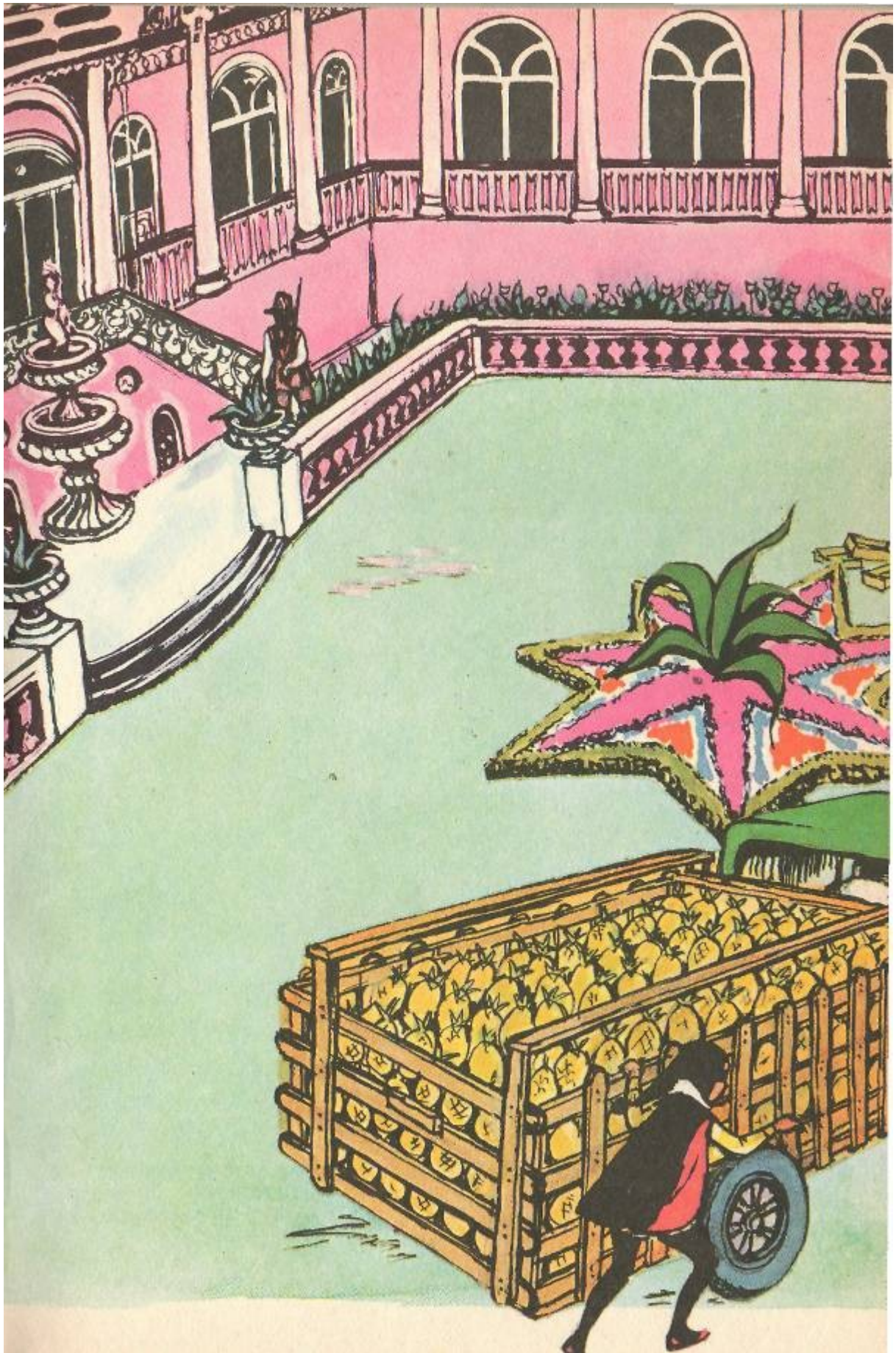
de bon. Enfin, je ne veux surtout pas t'empêcher d'essayer.

— Ça ira, tu verras ! Ça ira très bien. Je serai déjà au milieu de l'Atlantique, que tu seras encore en train de finir tes vieux jours dans cette " planterie de cannes ! " Demain, je serai libre ! »

Ficelle ne se doute pas de ce qui l'attend.



*Fantômette bondit vers lui,
et se met à trotter à sa hauteur. →*





CHAPITRE IX

L'évasion

Le repas du soir a enchanté Boulotte.

Elle a mangé du blaff — une soupe de poisson —, des cœurs de cocotiers et des papayes. Le tout arrosé de lait de coco. Ficelle a bavardé discrètement avec Roland Gouste, en se cachant la bouche avec la main comme le font les écolières qui croient ainsi déjouer la surveillance de la maîtresse. Elle lui a demandé son avis sur une éventuelle évasion. Roland a fait la moue.

« Non, ça ne me paraît pas faisable. D'abord, il y a nos chaînes aux pieds...

— Ça s'enlève, des chaînes !

— Admettons. Mais Machucambo est une île, donc un endroit fermé.

— C'est ce que m'a dit Françoise. Mais il suffira d'aller trouver le gouverneur et de lui expliquer la situation. »

Roland hausse les épaules.

« Cela ne servirait à rien.

— Pourquoi ? Le gouverneur apprendrait qu'il y a des esclaves sur son île.

— Oh ! Il le sait parfaitement.

— Quoi ? ? ? »

Roland a un petit rire.

« Evidemment. C'est même lui qui organise le trafic des esclaves !

— Oh ! ce n'est pas possible !

— Bien sûr que si ! Et il a pour cela une bonne raison.

— Je voudrais bien savoir laquelle !

— *Cette plantation lui appartient.* »

Abasourdie, Ficelle ouvre la bouche, mais aucun son ne sort. Boulotte ouvre la bouche également, pour y enfourner une tranche de melon. Françoise murmure :

« Je commence à comprendre bien des choses. Dominguez et le gouverneur sont complices, n'est-ce pas, Roland ?

— Parbleu !

— Et lorsqu'un étranger vient visiter une planta-

tion, le gouverneur prévient son gérant pour que les esclaves soient dissimulés dans la forêt ?

— Oui. C'est ce qui s'est produit au début de cet après-midi. La semaine dernière, il y a eu la même chose. L'ambassadeur de France est venu en visite officielle, et nous avons dû nous cacher sous les palétuviers.

— Comment Pepito Bogan prévient-il le gérant ?

— Il y a une ligne téléphonique reliée au palais. Avant une visite, le gouverneur fait passer un petit coup de fil au gérant. C'est simple comme tout. Pepito Bogan est très fort, vous savez !... La plupart des plantations sont à lui. Il est le maître de l'île.

— Donc, une évasion serait impossible ?

— Absolument ! »

Françoise se tourne vers Ficelle :

« Tu vois, ma grande, que ton projet ne tient pas. Si tu t'évadais, tu serais immédiatement reprise par la police, qui est sous les ordres du gouverneur. »

L'air sombre, Ficelle répète avec obstination :

« Je m'évaderai... Je m'évaderai... »

Le menton posé sur son poing, le front plissé, elle gronde sourdement :

« Ah ! si seulement Fantômette était ici... Elle aurait vite fait de me délivrer... »

— Fantômette ? demande Roland Gouste.

— Oui. C'est une justicière habillée en jaune, avec une cape rouge à l'intérieur et noire à l'extérieur. Elle a un masque sur le visage et un bonnet à pompon sur la tête. Elle pourchasse les bandits, les escrocs et les aigrelots...

— Tu veux dire, les aigrefins ? Les malfaiteurs ?

— Voilà, c'est ce que je veux dire. C'est une fille aussi intelligente que moi. Plus, même ! Et pourtant, je suis déjà formidablement intelligente ! Je t'assure que si elle voyait mes chaînes de chevilles, elle me les enlèverait rien qu'en soufflant dessus ! »

Les rêveries de Ficelle sont interrompues par le brusque éclatement d'une musique très rythmée. On perçoit des sons de trompette, des accords de guitare. Roland se lève.

« Venez. Allons écouter le concert du soir.

— Il y a un orchestre, ici ? demande Ficelle.

— Oui. Une douzaine de travailleurs qui jouent pour leur plaisir ou qui dansent. Ça remplace très bien la télévision. »

Les trois filles sortent de la case et vont rejoindre un cercle de spectateurs assis par terre, qui contemplent les évolutions d'un groupe de métis en



train de danser une *guaracha* au son des instruments à percussion. Roland explique :

« Le gros tambour, c'est un conga. Les deux petits sont des bongos. Les espèces de cymbales, ce sont des agogos. »

Au groupe des danseurs viennent se joindre des métisses en robes multicolores, coiffées de madras. Elles frappent dans leurs mains, se tortillent en cadence, accompagnées par les chants des spectateurs, éclairées par les phares du tracteur. Peu à peu gagnées par le rythme de la musique, les trois amies balancent leur tête à gauche et à droite, claquent des mains et fredonnent l'air qu'elles ont vite retenu.

Envoûtées par l'intérêt de ce spectacle qu'elles n'attendaient pas, elles oublient le travail forcé, les cannes à sucre et les chaînes qu'elles ont aux pieds. A la *guaracha* succède une *rumba*, puis une *conga*.



Roland Gouste explique les changements de cadence, tout en faisant claquer ses doigts en mesure. Ficelle, les yeux fermés, se balance d'avant en arrière, ne pensant plus à son plan d'évasion. Lorsque le spectacle prend fin, une heure plus tard, elle est aux trois quarts endormie, et Françoise doit presque la porter pour la ramener à la case. Épuisée par le travail et les émotions de cette première journée d'esclavage, Ficelle sombre dans le sommeil. Boulotte bâille, murmure :

« Les mangues, c'est délicieux... »

Et elle s'endort. Les phares du tracteur se sont éteints. Le silence est tombé sur la plantation. Seuls, quelques oiseaux nocturnes lancent des cris, à l'intérieur de la forêt. Dominguez a fait le tour des cases, s'assurant que celles qui enferment les esclaves sont fermées par un cadenas. Puis il est allé se coucher. Tout le monde dort dans la plantation. Tout le monde.

Sauf Françoise, dont les yeux ouverts brillent sous un rayon de lune.

*

* *

« Tuuuuu ! Tuuuuut ! Tuuuuut ! »

« Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? »

— Le sifflet du gérant, dit Boulotte en bâillant.

— Pourquoi nous réveille-t-il de si bonne heure ? Je dormais bien, moi ! Il est six heures du matin ! C'est scandaleux !... Tiens ! Mais où est donc Françoise ? »

Le lit de la brunette est vide. Son sac de plage a également disparu. Mais Ficelle n'a pas le temps de s'interroger plus longtemps sur sa découverte. Un ronflement de moteur s'élève au-dehors, accompagné de cris, d'exclamations. Les deux filles se lèvent d'un bond et courent vers la fenêtre pour connaître la cause de cette agitation. Le tracteur, *sans aucun conducteur à bord*, est en train de circuler entre les cases, moteur tournant à plein régime. Le personnel, Dominguez en tête, court après pour essayer de le stopper. Ficelle s'exclame :

« Tu as vu, Boulotte ? Un tracteur sans chauffeur ! C'est bizarre... Mille serpillières ! Il est en train de tout écrabouiller ! »

Le tracteur fou renverse un fût d'essence, érafle une case au passage et s'engage à travers la plantation en écrasant les cannes.

A cet instant, la porte s'ouvre et une jeune personne fait son apparition. Elle porte un masque, un bonnet à pompon et une cape rouge et noire sur les épaules. Boulotte et Ficelle s'écrient en même temps :

« FANTOMETTE !!!

— Oui, c'est moi. Ne faites pas cette tête-là. Je ne vais pas vous manger. »

La jeune aventurière se baisse, et au moyen d'un petit outil, ouvre les anneaux qui emprisonnent les chevilles des deux filles. Elle se redresse, jette un coup d'œil au-dehors pour s'assurer que la voie est libre. Le gérant et les coupeurs se sont enfoncés dans la plantation.

« Ça va, nous pouvons y aller. Courez vers la forêt. »

Boulotte et Ficelle se lancent dans un sprint endiablé, et quelques instants plus tard elles se trouvent sous le couvert des arbres, invisibles. Fantômette est sur leurs talons. Toujours occupés à maîtriser le tracteur vagabond, les planteurs n'ont rien vu de l'évasion. Ficelle, haletante, demande :

« C'est vous qui avez mis en marche le tracteur ?

— Oui. Pour créer une diversion.

— Ah ! c'est génial ! Tout à fait le genre d'idées que j'ai de temps en temps. Ce qui est formidable c'est que je parlais encore de vous hier soir. Je disais : « Quel dommage que Fantômette ne soit pas là ! Elle nous délivrerait tout de suite ! » Et voici que vous arrivez ! C'est merveilleux ! Quel dommage que Françoise ne soit pas là ! Je me demande où elle est passée... On ne la trouve jamais quand on a besoin d'elle. Enfin, tant pis pour son nez ! Elle n'avait qu'à ne pas se sauver, comme ça elle se serait échappée avec nous... »

Sans se préoccuper du verbiage de l'intarissable bavarde, Fantômette se fraye un chemin à coups de coutelas, abattant des fougères arborescentes qui poussent en taillis épais. Boulotte suit le mouvement en se bourrant de goyaves qu'elle vient de cueillir au passage. La progression à travers cette végétation touffue est si lente, que Ficelle demande :

« Nous n'aurions pas pu suivre la route ? »

Fantômette se retourne et sourit :

« Vous ne croyez pas que si nous avions pris la

route, Dominguez aurait vite fait de nous rattraper ?

— Ah ? Vous pensez qu'il est à notre poursuite ?

— Parbleu ! Le seul moyen de lui échapper, c'est de se cacher en forêt. Ici, nous ne risquons rien. »

Dix minutes plus tard, après avoir réfléchi, Ficelle demande :

« Fantômette, puis-je vous poser une question ?

— Oui, posez.

— Comment se fait-il que vous soyez toujours là lorsque je suis en danger ? On croirait que vous me surveillez. A moins que ce ne soit un pur hasard ?

— Je ne peux pas vous répondre, ma chère. Cherchez, cherchez. Vous finirez peut-être par trouver une explication, à la fin.

— Je crois que c'est un gros hasard. Dommage que Françoise ne soit pas ici. Elle aurait pu nous donner son avis... »

Les trois filles poursuivent leur lente progression dans la forêt. Au bout d'une demi-heure, Ficelle demande :

« Où donc allons-nous ? Vers Papagayo ?

— Sûrement pas ! Vous voulez donc vous faire capturer ? Nous allons vers le rivage. Il y a dans la baie un paquebot qui doit appareiller dans le courant de la matinée, à marée haute. Il faut essayer de monter à bord.

— Ah ! je comprends ! Vous voulez que nous nous échappions avec ce paquebot ?

— Votre lucidité est admirable, chère Ficelle. »

Ficelle se redresse, très fière d'avoir été compli-

mentée par cette aventurière qu'elle admire tant. Boulotte avale sa dernière goyave et demande :

« Pour aller jusqu'à ce paquebot, comment allons-nous faire ? Je vous préviens tout de suite que je ne nage pas très bien. Je flotte, mais j'ai du mal à avancer.

— A cause de ton excès de graisse, commente Ficelle.

— Je n'ai aucun excès de graisse depuis que je suis sur cette île. Avec le travail d'hier, j'ai perdu au moins douze kilos ! Tu ne vois pas comme je flotte dans ma robe ? J'ai l'air d'un parapluie...

— Ouais. D'un parapluie ouvert. »

Fantômette coupe court à la discussion :

« Pour atteindre le paquebot, je vais tâcher de me procurer un gommier. C'est une barque taillée dans un arbre résineux qui s'appelle justement le gommier.



— Un arbre sur lequel poussent les boules de gomme ? demande Boulotte.

— Je ne crois pas. Les boules de gomme poussent généralement dans les bocaliers des confiseurs. »

Encore une demi-heure de marche, et les trois fugitives atteignent l'orée de la forêt, qui longe une plage interminable. Fantômette regarde à gauche. De ce côté-là s'étend Papagayo, dont les premières maisons apparaissent à un kilomètre de distance. Vers la droite, c'est le rivage bordé par les cocotiers, plat et désert. Mais on entrevoit tout au fond du paysage un groupe de petites constructions blanches. Fantômette prend son stylo-lunette, le braque vers ces maisons, observe. Puis elle tend l'instrument à Ficelle qui regarde à son tour et s'exclame :

« Ah ! je reconnais ces petites maisons ! Et l'appontement en bois ! C'est là que nous avons débarqué du *Porto-Rico*. Il y a des pêcheurs dans ce coin.

— Donc, il y a des gommiers. Allons-y ! »

C'est alors que Boulotte pousse un gémissement :

« Quoi ? On va encore marcher ? Je suis fatiguée, moi ! »

Ficelle hausse les épaules :

« Si tu n'avais pas toute cette margarine à transporter, tu ne t'essoufflerais pas si vite ! »

— Je te répète que je suis maigre comme une aiguille à tricoter ! »

Fantômette prend une décision :

« Bon ! restez là toutes les deux. Cachez-vous

dans la forêt et n'en bougez plus jusqu'à mon retour. A tout à l'heure ! »

Légère comme une danseuse, Fantômette s'éloigne en direction du village de pêcheurs. Ficelle et Boulotte s'asseyent sur de gros galets rejetés en bordure de la forêt par quelque typhon, et attendent. Ficelle profite de ce répit pour former un projet :

« Quand nous serons revenues en France, j'écirai une œuvre monumentale que j'appellerai *Mes fantastiques aventures dans les mers Caraïbes*. Et je raconterai cette évasion en détail. J'expliquerai comment j'ai eu l'idée géniale de mettre le tracteur en marche pour dérouter l'adversaire, puis j'indiquerai la manière d'ôter les chaînes en se servant d'une épingle à cheveux. Ensuite, je décrirai la traversée de la forêt vierge, lorsque je marchais en tête, armée de mon grand coutelas... »

Ficelle s'interrompt. Une Noire, venant sans doute du village de pêcheurs, est en train de longer la plage. Élégante, elle porte une douillette vert d'eau, un petit collet en dentelle et un madras noué sur sa chevelure. Des bracelets d'argent scintillent à ses poignets. Ficelle murmure :

« C'est ravissant, ces costumes ! Quel dommage de repartir sans pouvoir en emporter un... Si nous étions restées une journée de plus, je serais allée en ville pour acheter au moins un madras. Ça aurait fait crever d'envie toutes mes amies ! Seulement, me voilà vissée ici par ordre de Fantômette ! C'est la barbe... »

Elle fait soudain claquer ses doigts.

« Au fait !... Papagayo n'est pas tellement loin d'ici... Regarde, Boulotte, c'est beaucoup plus près que le village... Nous aurions le temps d'aller et de revenir avant que Fantômette n'ait ramené son bateau...

— Mais elle nous a dit de ne pas bouger et de l'attendre !

— Je te dis que nous avons tout le temps d'acheter un madras en ville ! Il n'y a qu'à se dépêcher un peu, voilà tout ! Allez, tu viens ? »

Boulotte hésite encore. Pour la décider, Ficelle trouve un argument irrésistible :

« Et puis, nous rapporterons des noix de coco ! »

Du coup, la gourmande se lève d'un bond, malgré sa pesanteur naturelle :

« D'accord ! Je te suis... »

Et les voilà parties en direction de Papagayo.



CHAPITRE X

Le trigonocéphale

A l'approche du village de pêcheurs, Fantômette a retiré son masque et son bonnet. Tirées sur le sable blanc, une demi-douzaine d'embarcations attendent l'heure de partir pour la pêche. Pointues aux deux extrémités, elles ont un peu la forme des canoës canadiens. Près d'elles, des filets tendus entre des perches de bambou s'agitent doucement sous la brise.

Fantômette prend contact avec un pêcheur vêtu

de blanc, coiffé de son chapeau de soleil. Il accepte de louer un gommier avec une paire de pagaies, contre quelques dollars. Puis il aide la jeune aventurière à pousser la barque dans l'eau d'un bleu indigo, où des frémissements trahissent la présence de tortues géantes.

Vingt minutes plus tard, Fantômette, en longeant la plage, parvient près de l'endroit où elle a laissé Boulotte et Ficelle. Elle aborde sur le sable, crie : « Ohé ! »

Silence complet.

« Eh bien ? Elles ne m'ont donc pas vue ? Que font-elles ? »

Fantômette débarque, court vers la lisière de la forêt. Les deux filles sont invisibles.

« Où sont-elles donc passées ? Pourvu que Dominguez ne soit pas venu par ici ! Ce serait catastrophique... »

Elle se penche, examine des marques de pas imprimées sur le sable. On distingue nettement les grandes empreintes de Ficelle, ainsi que celles plus petites, mais plus profondes, de la grosse Boulotte. Elles se dirigent vers Papagayo. « Mille pompons ! Ces deux étourdies sont allées en ville ! Ah ! je n'aurais jamais dû les laisser seules... »

Agacée autant qu'inquiète, elle se lance en courant sur les traces des deux filles.

*

* *

« Oh ! Boulotte, tu as vu ces colliers en coquil-

lages ? Ils sont superbes ! J'ai bien envie d'en acheter un...

— Moi, je veux prendre un ananas. Tu crois qu'il supportera le voyage ?

— Sûrement pas ! Je suis certaine que tu le mangeras avant que nous soyons revenues en France !

— Ah ! ça se pourrait bien... J'ai envie de prendre aussi des citrons verts, pour préparer des punches. Oh ! les beaux crabes ! Ils sont énormes ! »

Boulotte et Ficelle viennent de découvrir le marché de Papagayo. Une foule bigarrée, des vendeurs et des vendeuses de toutes nationalités, de toutes races. Des entassements de melons verts, des piles de chapeaux de soleil, des déploiements d'étoffes flamboyantes, des armées de poteries, des entassements de paniers... Ficelle ne sait où courir pour acheter les souvenirs qu'elle veut rapporter en Europe. Boulotte a déjà les bras surchargés de noix de coco et d'ananas.

Leur attention est attirée par un groupe d'hommes qui forment un cercle compact en poussant des exclamations. Que sont-ils en train de regarder ? Ficelle s'approche, joue des coudes, se faufile jusqu'au premier rang.

S'agitant dans la poussière, deux coqs sont en train de se battre. Bec ouvert, plumes du cou hérissées, ils sautillent en se lançant des coups d'ergot, pattes en avant. Les plumes voltigent à chaque assaut. Les Papagayens, qui ont pris des paris sur chacune des deux bêtes, les encouragent

de leurs cris. Mais apparemment les deux adversaires n'ont pas besoin de cette aide pour s'entre-déchirer.

Fascinée par l'étrangeté du spectacle, Ficelle reste bouche et yeux ouverts, jusqu'au moment où elle sent qu'on la tire par la manche. Sans se retourner, elle dit :

« Attends, Boulotte ! Encore une minute... »

Mais la traction se fait plus forte. Ficelle tourne la tête pour dire à Boulotte de la laisser tranquille, mais les mots s'éteignent avant de sortir de sa bouche. Ce n'est pas Boulotte qui la tire, c'est un grand policier à casquette plate, vêtu d'un uniforme gris. Il est en compagnie d'un collègue qui a déjà mis la main au collet de Boulotte.

Les deux filles sont tirées, poussées jusque dans une Jeep qui démarre aussitôt, sous les regards surpris de la foule. Trois minutes plus tard, la voiture franchit la grille du palais du gouverneur. Les prisonnières sont entraînées à vive allure dans une cour intérieure. Là, étendu sur sa chaise longue favorite, Pepito Bogan sirote un punch. Il lève un sourcil à l'arrivée des deux filles.

« Tiens ! voici donc nos fugitives ! Alors, mes jeunes amies, on voulait quitter la plantation ? Ça ne vous amuse donc pas de couper la canne ? »

Terrorisée, Ficelle tremble sans pouvoir répondre. Boulotte, de saisissement, laisse tomber les trois ou quatre noix de coco qu'elle tenait encore dans ses bras. Le gouverneur est donc déjà au courant de leur évasion ? Comme les nouvelles vont vite, dans cette île !

Ficelle tente de rassembler le peu de courage qui lui reste pour répondre :

« Monsieur, c'est de l'esclavage ! On nous met des chaînes aux pieds, et on nous oblige à travailler, alors que c'est fatigant !

— Et alors ?

— Alors, l'esclavage, je suis contre. »

Le gouverneur finit son punch, et, d'un geste du pouce, ordonne à un des valets de remplir à nouveau son verre. Puis il déclare tranquillement :

« Je crois que vous avez besoin d'une petite leçon. Ça vous calmera pour un moment. »

Il fait claquer ses doigts, tend l'index vers le fond de la cour.

« Enfermez-les dans la cage ! »

Les deux policiers entraînent les prisonnières. Ils ouvrent une porte, longent un couloir, descendent un escalier de pierre. Nouvelle porte, en bois massif. Encore un escalier, qui mène à un sous-sol humide et froid comme une truffe de chien. Les deux amies sont propulsées jusqu'à une vaste salle aux murs nus. Au centre, une cage de fer semblable à celles qui servent à enfermer les fauves. Boulotte et Ficelle sont jetées dans cette boîte, dont la porte est refermée et verrouillée.

Ficelle pousse des gémissements qui fendraient l'âme d'un pavé :

« Ouiiiin ! C'est affreux ! Aaaah ! ma pauvre Boulotte ! quelle aventure aussi épouvantable qu'une harpie !

— Qu'est-ce que c'est, une harpie ?



— Une bestiole horrible de la Mésopotamie !
— Tu veux dire de la Mythologie ?
— Ah ! dans la situation où nous sommes, je n'ai pas envie de faire de la géographie ! Tu crois qu'on va nous couper la tête ? »

Boulotte paraît très inquiète :

« Nous couper la tête ? Mais ce serait terrible ! Comment ferais-je pour manger ? »

La porte de la salle s'ouvre de nouveau, pour laisser entrer Pepito Bogan. Il se plante devant la cage, allume un cigare un peu plus petit qu'un sous-marin et pose une question :

« Vous allez me dire comment vous avez fait pour quitter la plantation. Comment avez-vous enlevé vos chaînes ? »

Bien qu'elle soit aux trois quarts morte de peur, Ficelle a la force de répondre :

« C'est Fantômette qui nous a aidées. Elle a ouvert nos anneaux et nous a fait traverser la forêt.

— Fantômette ? Où est-elle maintenant ?

— Nous ne savons pas. »

Le gouverneur fronce les sourcils :

« Vous ne savez pas ? Elle était avec vous, pourtant.

— Oui, mais elle nous a quittées.

— A quel endroit ? »

Ficelle devient muette, ce qui a pour résultat d'énervier fortement Pepito Bogan. Il hurle :

« Je t'ai posé une question ! Où l'avez-vous quittée ? »

Nouveau silence. Le gouverneur jette son cigare à terre, l'écrase d'un coup de botte et gronde :

« Tu ne veux pas parler ? Bon, très bien. On va te délier la langue. Tonto ! »

Un garde s'avance.

« Tonto, va chercher le trigo.

— Tout de suite, *señor* ! »

Le garde sort et Pepito ricane :

« Vous allez faire la connaissance du trigonocéphale. Cela veut dire « qui a une tête triangulaire ». Un charmant animal, vous verrez. »

Il allume un nouveau cigare, lance vers le plafond un nuage en forme de champignon atomique. Ficelle offrirait volontiers sa paire de chaussettes préférée à un magicien qui, d'un coup de baguette magique, la transporterait au pôle Nord, ou sur le pont d'Avignon, ou dans les jardins de Babylone, ou ailleurs. Boulotte, pour son compte, aimerait mieux

se trouver dans une pâtisserie. Mais pour l'instant, rien ne laisse croire que ces vœux vont s'accomplir. Le garde Tonto revient, portant un panier en bambou tressé, de forme cylindrique. Sur un signe du gouverneur, il soulève le couvercle, approche le panier contre les barreaux, et l'incline comme s'il voulait verser son contenu à l'intérieur de la cage. Le contenu tombe, en effet, sous la forme d'une corde mesurant à peu près un mètre de long.

Ficelle et Boulotte poussent un long cri de terreur. Ce n'est pas une corde, non. On n'a jamais vu une corde se tortiller toute seule et ramper sur le sol.

« Un serpent ! C'est un serpent ! »

Les deux filles reculent contre le fond de la cage, épouvantées. Pepito Bogan ricane :

« Oui, c'est un serpent trigonocéphale. Vous remarquerez que la tête est exactement comme celle d'une vipère. Il y a toutefois une différence entre ce serpent et la vipère : le trigonocéphale est beaucoup plus meurtrier. Sa morsure ne pardonne pas ! »

Il tire fortement sur son cigare, lance un nuage volcanique et ricane :

« Alors, vous êtes décidées à me dire où se trouve Fantômette ? »

— Oui, oui ! bredouille Ficelle, nous l'avons laissée près du rivage... elle... elle voulait aller au petit village de p... pêcheurs... pour chercher un ba... un baba... un bateau...

— Parfait ! Vous voyez bien qu'avec un peu de

bonne volonté on arrive à s'entendre. Bon, maintenant, je vous quitte. Adieu ! »

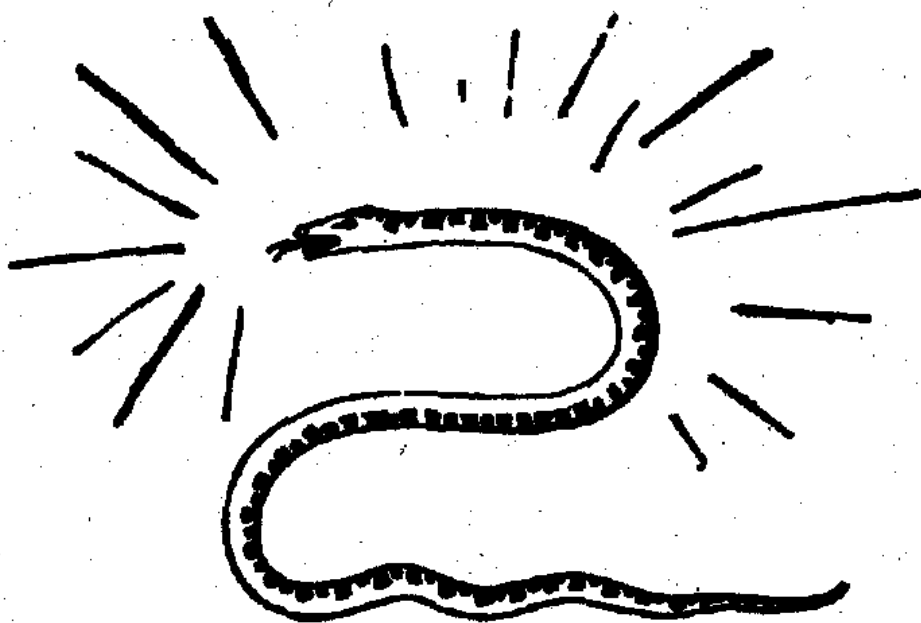
Ficelle crie :

« Mais... vous n'allez pas nous laisser avec ce serpent ? Il va nous mordre ! Regardez, il se rapproche ! »

Le gouverneur hausse les épaules.

« Que voulez-vous que j'y fasse ? Il ne fallait pas vous évader, voilà tout. Tant pis pour vous ! Ça servira d'exemple aux autres esclaves de la plantation. Pour le cas où il y en aurait qui voudraient vous imiter. Je vous quitte. Je suis trop sensible pour assister à ce qui va se passer... »

Ce qui va se passer, c'est l'attaque foudroyante du trigonocéphale. Il s'est dressé, la tête en avant prête à frapper, la langue noire et fourchue sortant par à-coups de sa gueule pointue. Boulotte et Ficelle se rendent compte qu'il ne leur reste plus qu'une minute à vivre.



CHAPITRE XI

La révolution !

Le serpent va frapper, mordre, tuer...

Ficelle et Boulotte, blotties l'une contre l'autre, regardent avec des yeux grands comme des hublots le sinistre reptile qui n'est plus qu'à un mètre d'elles.

Encore une seconde...

Tchac !

Un éclair blanc ! Une lame d'acier s'abat, la tête du serpent voltige à travers la cage, le corps retombe sur le sol...

Fantômette vient de glisser son bras entre les barreaux et de couper le serpent en deux. Avant que le gouverneur n'ait eu le temps de sortir son revolver, elle applique la pointe de son coutelas contre son gros ventre, entre deux décorations. Narquoise, elle l'interpelle :

« Excusez-moi, monsieur le gouverneur, de venir interrompre votre petite séance de cirque. Je la trouve trop... comment dirais-je ? Trop réaliste. Trop dangereuse. Pourquoi ne pas employer plutôt un serpent en caoutchouc ? Ça ferait le même effet, et vos prisonnières ne courraient pas le moindre risque... Vous ne répondez pas ? »

Non, Pepito Bogan ne répond pas. Il est suffoqué par la brusque apparition de Fantômette. Il reste debout, inerte, les bras ballants, mâchouillant son cigare avec nervosité. Il murmure :

« Comment êtes-vous entrée ? Mes gardes ? »

— Ah ! vous commencez à m'embêter, avec vos gardes ! Je vous ai déjà dit qu'ils ne sont bons à rien. On leur passe sous le nez comme on veut. »

Le gouverneur ne peut retenir un mouvement d'incrédulité.

Il grogne :

« Je ne vois pas comment vous avez pu faire. A moins d'avoir eu des complices dans mon palais... »

— Mais non, voyons ! Je me suis servie de ma loupe, comme la fois précédente. Et j'ai mis le feu au fond de pantalon d'un des gardes. Ha, ha ! Vous l'auriez vu courir pour aller se plonger dans un bassin ! J'ai bien rigolé ! »

Le gouverneur serre les poings sans rien dire. Il tourne la tête de côté vers Tonto, comme pour implorer son aide. Le garde a posé la main sur la crosse de son revolver, mais il n'ose pas intervenir. D'ailleurs, Fantômette veille.

Elle conseille :

« Vous ferez bien de ne pas bouger d'un cheveu, Tonto, si vous ne voulez pas que j'embroche votre maître comme une saucisse ! »

Nouveau regard du gouverneur vers Tonto pour lui enjoindre de rester tranquille. Fantômette reprend :

« Maintenant que vous êtes bien sage, ouvrez donc la porte de cette cage. Tiens ! ça rime ! Je pourrais mettre ça en vers :

*Maintenant que vous êtes sage
Ouvrez la porte de la cage. »*

Sur un signe de Pepito Bogan, le garde déverrouille la porte, et les deux prisonnières peuvent sortir. Fantômette ordonne au gouverneur :

« Demi-tour. Vous passez devant. Nous allons sortir. »

Le garde sort le premier, suivi par le gouverneur que serre de près Fantômette. Boulotte et Ficelle ferment la marche. Cet étrange cortège longe les couloirs, monte l'escalier, entre dans la cour sous les regards stupéfaits des autres gardes et des domestiques qui n'osent rien faire.

Et l'on débouche hors du palais, dans la cour

d'honneur, où les sentinelles se pétrifient sous l'effet de la surprise. Le gouverneur et les trois filles franchissent le portail, s'engagent sur la place principale de Papagayo.

Alors, petit à petit, les Papagayens se rendent compte qu'il se passe quelque chose d'anormal. Des badauds s'approchent, regardent. D'autres aperçoivent cet attroupement, viennent se joindre au mouvement. A mesure que ce défilé avance, il accroît sa masse, s'amplifie, devient une foule qui s'est trouvée d'abord surprise par l'étrange spectacle, puis s'est mise à rire. Le gouverneur tyrannique se trouve dans une situation ridicule. Poussé en avant par une sorte de lutin qui lui tient un coutelas dans les reins, il fait piteuse mine, et le peuple de l'île commence à se demander s'il mérite vraiment toutes les décorations qui s'étalent sur son gros ventre.

Sur le passage de cette cohorte, des cris fusent :

« A bas Pepito Bogan ! A mort le tyran ! Pendez-le ! Qu'on lui coupe les oreilles ! »

Ficelle met ses mains en porte-voix pour dire à Boulotte :

« Quelle journée historique ! Quel défilé mémorable ! Je sens que nous sommes en train de devenir célèbres ! A moi toute seule, je fais une vraie révolution ! »

A la suite de Fantômette, la foule se dirige vers le port. Peut-être la jeune aventurière a-t-elle sa petite idée...

Lorsque le gouverneur arrive au bord du quai, il

s'arrête, fait demi-tour et lève à demi les bras en soupirant :

« Bon. Heu... et maintenant ? Vous allez me tuer ? »

En souriant, Fantômette observe son adversaire. Elle a pointé son coutelas sur le cœur du gouverneur, et il suffirait d'un petit mouvement pour le transpercer. Mais au lieu d'appuyer, clac ! elle coupe le ruban qui maintient une médaille, clac ! un autre ! et un encore ! Les décorations dégringolent sur le pavé du quai, et des gamins se précipitent pour les ramasser. Une pluie de médailles qui tombe de la poitrine de Pepito Bogan, en même temps que son prestige. Rangée en demi-cercle, la foule assiste à cet *émédailage* avec une bonne humeur qu'elle ne cherche pas à cacher. La chute de chaque rondelle est ponctuée par des claque-



ments de mains, en cadence, et tout le monde se met aussitôt à chanter un rythme improvisé.

Lorsque le gouverneur a perdu toute sa batterie de cuisine, Fantômette lui donne une légère poussée avec le plat de la main, et le tyran part en arrière, pour tomber avec un plouf sonore dans l'eau verte du port.

Ce bain inattendu est salué par une clameur de joie, et l'instant d'après les trois filles sont hissées sur des épaules et portées en triomphe au long des quais. Devant ce mouvement de foule, les quelques policiers qui étaient venus aux nouvelles font prudemment demi-tour et disparaissent.

Fantômette vient d'accomplir une révolution !

*

* *

L'annonce de la chute du gouverneur s'est répan-



due dans l'île comme une tache d'encre sur un cahier de Ficelle. En quelques minutes, tout le monde³² connaît la nouvelle. Un groupe de Machucambiens

due dans l'île comme une tache d'encre sur un cahier de Ficelle. En quelques minutes, tout le monde connaît la nouvelle. Un groupe de Machucambiens énergique envahit le palais, met les domestiques à la porte et forme un gouvernement qui proclame la république. Le nouveau président est le douanier Roussin. Il choisit comme ministre du Commerce l'épicier Figuefraîche, et comme ministre de la Marine le pêcheur Zamesson. Pendant que s'organise ainsi la nouvelle direction de Machucambo, Fantômette, Ficelle et Boulotte ont pris place dans une Jeep (celle-là même qui avait emmené les jeunes prisonnières au palais). Elle est toujours conduite par le même policier qui crie très fort : « Vive Fantômette ! Vive la république ! » En quelques minutes on atteint la plantation. Les esclaves ont brisé leurs chaînes, et ils accueillent les trois filles avec enthousiasme. Roland Gouste tient à embrasser Fantômette qu'il appelle « la libératrice de Machucambo ». Ficelle demande :

« Et Dominguez ? Qu'en avez-vous fait ? J'espère que vous lui avez trempé la langue dans de la colle forte, que vous lui avez peint les cheveux en vert, que vous lui avez coupé ses chaussettes en dix-huit morceaux...

— Non, non. Nous n'avons rien fait de tout ça. Quand il a appris par le téléphone que le gouverneur était tombé dans le bassin du port, il a sauté sur le tracteur et il a filé. Bon débarras ! »

Maintenant qu'ils sont libérés, les Blancs ne songent plus qu'à quitter l'île. Fantômette signale

que le départ du paquebot vient d'être retardé pour permettre l'embarquement de tous ceux qui souhaitent retourner en Europe. Tout le monde se rend alors au port en cortège, la Jeep en tête. Ficelle, debout, se prend pour l'héroïne du jour. Comme des Machucambiens acclament Fantômette, la grande fille se penche vers Boulotte qui suce le jus d'une canne, et dit fièrement :

« Regarde comme je suis populaire ! Tous les gens agitent leur chapeau de soleil en me voyant ! Quel dommage qu'il n'y ait pas la télé ! Ça ferait un reportage *stupétonnant* ! »

Il y a encore sur les quais une foule nombreuse qui a formé des fanfares improvisées. On tape sur des calebasses ou des casseroles, on chante, on danse. Le retour de Fantômette est une occasion pour lancer de nouveaux cris de joie et des applaudissements. Les esclaves libérés s'embarquent sur un petit bateau qui va les conduire au paquebot. Un petit bateau que les trois filles connaissent bien, puisqu'il s'agit du *Porto-Rico*, réquisitionné par le nouveau gouvernement. Le président de la république a tenu à assister lui-même au départ des Blancs. Il serre des mains, souhaite bon voyage, déplore que Fantômette ne veuille pas rester.

« Je vous nommerais ministre de l'Intérieur et de l'Extérieur.

— Non, je vous remercie, mais il faut que je rentre en France.

— Et si je vous décorais de l'ordre du Perroquet vert ? »

*Fantômette se fraye un chemin
à coups de coutelas. →*



Fantômette se met à rire :

« Non, merci. Vous êtes très gentil, monsieur le président, mais il m'est impossible de rester.

— Dommage ! Envoyez-moi tout de même une carte postale.

— Je vous enverrai un exemplaire dédicacé de mes *Souvenirs antillais*.

— Merci d'avance, et bon voyage, Fantômette ! »

Au son des fanfares, accompagnés par les vivats de la foule, les anciens coupeurs de canne montent sur le pont du *Porto-Rico* qui largue ses amarres et s'éloigne du quai. Tout le monde agite les mains, sauf Boulotte qui a les bras encombrés par les noix de coco qu'on vient de lui offrir. Ficelle soupire, extasiée :

« Quel adieu inoubliable ! Que je regrette de quitter des gens si sympathiques ! Nous aurions dû rester un peu plus longtemps, pour savourer les délicieuses délices de ces lieux délicats ! »

Fantômette se met à rire.

« Où vous a-t-on appris ce beau langage, mademoiselle Ficelle ?

— Je parle ainsi naturellement. C'est une élégance coutumière dans ma manière de m'exprimer. Si vous voulez, je vous apprendrai à parler comme moi, en faisant des ronds de langue. Nous aurons tout le temps, puisque nous allons faire la croisière du retour ensemble. »

Hélas ! Ficelle se trompe comme un éléphant.



CHAPITRE XII

Une énigme indéchiffrable

« C'est bizarre, dit Boulotte, mais j'ai l'impression que nous partons en oubliant quelque chose... Tu ne trouves pas, Ficelle ?

— Tiens ! C'est exactement ce que j'allais dire ! Moi aussi, j'ai cette sensation... Qu'est-ce que ça peut bien être ?...

— Ah ! j'y suis ! J'ai trouvé !

— Dis vite, Boulotte !

— *Nous partons sans Françoise.*

— Ah ! Mille tirelires ! Mais c'est vrai ! Où est-elle, celle-là ? Elle a dû rester à la plantation... Pourtant il me semble que tout le monde en est parti...

— Retournons à terre pour la chercher... »

Ficelle explose.

« Ah ! non ! Tant pis pour son dos ! Elle n'avait qu'à rester avec nous. Elle prendra le prochain bateau, na ! »

— Et s'il n'y a pas d'autre bateau ?

— Elle se débrouillera pour revenir à la nage. »

Le *Porto-Rico* vient se mettre bord à bord avec le paquebot *Sainfrusquin*, de la Ligne des Antilles. Une passerelle jetée entre les deux bâtiments permet le transbordement. Avant de quitter le voilier, Fantômette demande au capitaine Porquépïc :

« Avez-vous l'intention de continuer le trafic des esclaves ? »

Le capitaine se met à rire :

« Non, c'est fini, ça ! Maintenant que le gouvernement a changé, il n'y a plus d'esclavage. Je me contenterai de faire un peu de contrebande de cigarettes, comme d'habitude, ha ! ha ! »

— Je comprends pourquoi votre cale était fermée au cadenas. En plus des mannequins, vous transportiez des caisses de cigarettes ?

— Oui. Mais... chut ! ne le répétez pas ! »

Une fois que tous les passagers sont sur le paquebot, la passerelle est relevée, et le *Porto-Rico* vire de bord pour revenir vers la côte. Le paquebot lance trois coups de sirène, et commence lentement

à glisser sur l'eau calme de la baie. Il franchit la passe, met le cap vers l'est. Pendant ce temps, il va longer la côte sud de Machucambo. Ficelle s'est accoudée au bastingage pour voir défiler le paysage. Elle confie à Boulotte :

« Nous allons bientôt repasser par l'endroit où Henry Morgan avait attaqué le galion. Je me demande si ce n'était pas un rêve...

— Pourquoi, un rêve ?

— C'était tellement fantastique ! J'en croyais à peine mes yeux, mes oreilles et mon nez ! Tiens, il faut que je demande à Fantômette ce qu'elle en pense... »

La jeune aventurière s'est installée un peu à l'écart, près de la proue. Elle observe le jaillissement d'écume soulevé par l'étrave du navire qui s'enfonce dans l'eau comme un soc de charrue dans la terre. (On pourrait également dire, en parlant d'une charrue, qu'elle fend la terre comme un bateau fend l'océan.)

Ficelle s'approche et demande :

« Puis-je vous poser une question, noble Fantômette ?

— Je vous écoute, noble Ficelle.

— Voilà, quand nous sommes venues à Machucambo, nous avons été les témoins... heu... les *témouines*... d'un combat naval extraordinaire. Figurez-vous que...

— Je sais. Le pirate Henry Morgan a pris à l'abordage un galion espagnol.

— Oh ! comment le savez-vous ?

— Pour une raison bien simple, ma chère Ficelle. Vous rappelez-vous à quelle heure s'est produit ce combat naval ? »

Ficelle se creuse la boîte vide qui lui sert de tête, se gratte le menton, plisse son front et répond :

« Heu... vers midi, je crois... »

— Très juste. Or, si vous regardez votre montre, vous verrez qu'elle indique midi exactement. »

A peine Fantômette a-t-elle prononcé cette phrase, qu'un grondement vient ébranler l'air.

« La bataille vient de commencer », dit l'aventurière en tendant le bras vers un point situé à l'avant du navire.

Ficelle ouvre des yeux qui s'arrondissent comme des phares d'autobus. Elle découvre, en même temps que les autres passagers qui accourent, un spectacle qu'elle connaît déjà : le navire pirate de Morgan attaque une nouvelle fois un galion espagnol !

Ficelle bredouille :

« Co... co... comment ! Il recommence ? »

— Mais oui, chère Ficelle. Il recommence. Je peux même vous dire qu'il *fait ça tous les jours, à midi tapant.* »

Devant la mine ahurie de Ficelle, Fantômette éclate de rire. La grande fille, penaude, demande une explication. Pourquoi ces attaques répétées ? Fantômette tend alors à Ficelle son stylo-lunette et dit :

« Dirigez-le vers ce point de la côte, et dites-moi ce que vous voyez... »



— Heu... je vois tout plein de gens sur le rivage... Ils ont l'air d'être installés sur des gradins, comme des spectateurs à un match de football...

— C'est tout à fait ça. Sauf que le spectacle n'est pas un match sportif, mais la reconstitution historique d'une bataille navale. Les pirates ne sont que des acteurs déguisés, qui se donnent de grands coups d'épée en bois, pendant que les touristes, Américains pour la plupart, les filment et les photographient. Un spectacle folklorique organisé par une agence de voyages. »

Ficelle hoche la tête. Elle ne paraît pas convaincue. Elle objecte :

« Quand je suis venue sur le *Porto-Rico*, je n'ai pas vu ces touristes, sinon j'aurais deviné tout de suite que c'était du guignol. »

— Vous ne les avez pas vus, parce que vous étiez sur le côté bâbord du bateau, c'est-à-dire vers la

pleine mer. Si, au contraire, votre cabine s'était trouvée à tribord, vous auriez pu découvrir la côte sur laquelle se trouvent les spectateurs.

— Bon, admettons. Mais il n'empêche que j'ai vu, d'une oreille attentive, les têtes des Espagnols qui roulaient sur le pont ! J'ai vu qu'on les jetait à la mer, et ces pauvres malheureux coulaient à pic ! »

Fantômette sourit :

« Ce que vous avez vu, c'est des mannequins. Des bonshommes en plastique comme on en trouve dans les vitrines des magasins d'habillement. Je peux même vous préciser que le *Porto-Rico* transportait une cargaison de ces mannequins. »

Ficelle réfléchit, puis sort un dernier argument :

« Roland Gouste nous a dit qu'il avait été capturé par Henry Morgan ! »

Fantômette fait tournoyer son bonnet à pompon et répond gaiement :

« Roland est un petit plaisantin. Il ne voulait pas avouer qu'il avait été emmené à la plantation lorsqu'il avait débarqué sur l'île. Cette histoire de capture opérée par un pirate était beaucoup plus romantique, plus brillante, plus...

— ...cinématographique ?

— Vous avez trouvé le mot juste, ma chère Ficelle. Son explication, c'était du cinéma.

— Eh bien, je vais lui passer un gros savon dans la tête, à Roland. Je vais lui dire ma façon de penser ! »

Mais Ficelle renonce bien vite à son projet, car le paquebot se rapproche du navire pirate et elle ne

veut rien perdre du spectacle. Roland vient d'ailleurs rejoindre le groupe des filles, et lorsque Ficelle lui demande ironiquement s'il reconnaît le navire à bord duquel il a été fait prisonnier, il avoue qu'il a raconté une blague.

Ficelle est un peu déçue. C'était si beau, cette résurrection du pirate anglais ! Néanmoins, elle ouvre les yeux en grand pour tâcher d'apercevoir Morgan et pour vérifier s'il ressemble vraiment à son modèle. Fantômette lui tend son stylo-lunette qu'elle s'empresse de braquer sur le capitaine du bateau pirate.

« Oh ! c'est tout à fait Morgan ! Les mêmes habits, la même allure ! Qu'il est ressemblant ! Et regardez comme il coupe bien les têtes ! Quelle élégance dans le coup de sabre ! Ah ! ce doit être un plaisir de se faire décapiter par un tel homme ! »

A peine Ficelle a-t-elle terminé sa phrase, que le combat naval paraît se modifier d'une manière assez soudaine. La *Satisfaction* abandonne le galion pour se porter au-devant du paquebot, en même temps qu'il tire trois boulets devant son étrave, soulevant trois gerbes d'eau. Sur le pont du *Sain-frusquin*, un officier s'exclame :

« Tonnerre de Cherbourg ! Qu'est-ce qu'il leur prend ? Ils nous envoient trois coups de semonce pour nous faire stopper ? Mais ils sont fous, ma parole ! »

L'officier escalade les superstructures, jusqu'à la passerelle du commandant, suivi discrètement par Fantômette. Le commandant Capornier est aussi

surpris que ses hommes, mais il garde son sang-froid et ordonne :

« Stoppez les machines immédiatement ! »

Le mouvement du paquebot se ralentit, alors qu'au contraire le vaisseau pirate se rapproche à toute allure. Les passagers massés sur le pont ne peuvent cacher leur surprise. Pourquoi le pirate veut-il arrêter le *Sainfrusquin* ? Boulotte propose une explication :

« Ils vont peut-être nous offrir des fruits, et nous souhaiter un bon voyage ? »

Ficelle réfléchit, puis arrive à la même conclusion :

« Tu as raison. Ce doit être prévu dans le programme touristique. Ils font semblant de nous arraisonner, et ils vont nous faire des petits cadeaux. Sans doute des calendriers, des stylos feutre ou des ballons gonflables... »

A mesure que les deux navires se rapprochent l'un de l'autre, on se rend compte à quel point le paquebot est énorme par rapport au pirate. Ficelle commente :

« Si nous n'avions pas ralenti, nous aurions pu le couper en deux, comme le *Pamplemousse*. »

Mais Morgan ne paraît pas effrayé par la masse du *Sainfrusquin*. Il manœuvre de manière à venir se coller coque contre coque. Les passagers s'accourent au bastingage pour observer l'antique vaisseau qui se trouve maintenant en contrebas. Debout sur le château arrière, les poings sur les hanches, Henry Morgan II lance des regards fulgurants vers

les voyageurs. Ses hommes se tiennent immobiles également, les uns sur le pont, d'autres accrochés à la mâture. Tous sont armés de sabres ou de pistolets. Quelques-uns font tournoyer dans les airs des grappins.

Et soudain, ça éclate ! Morgan tire son sabre, le brandit en hurlant :

« A l'abordage ! »

Avec des cris épouvantables, les marins lancent leurs grappins sur les rambardes du paquebot, grimpent après les cordes, mettent le pied sur le pont en tirant des coups de pistolet. Une touriste anglaise crie : « Hurrah ! Hurrah ! » jusqu'au moment où un pirate lui donne un grand coup sur le crâne avec le plat de son sabre.

Alors, les passagers réalisent brusquement qu'il ne s'agit pas d'une attaque de fantaisie, mais d'un abordage véritable. Ils reculent, font demi-tour, s'enfuient.

Ficelle balbutie :

« Mais... mais... ils ne viennent pas nous donner des stylos publicitaires !... Ils sont réellement méchants ! »

— J'en ai l'estomac tout retourné », bredouille Boulotte en essayant de se cacher derrière une manche à air.

Courageusement, le capitaine Capornier descend de la passerelle, s'avance vers Morgan qui vient à son tour de monter sur le pont. Voici les deux hommes face à face.

CAPORNIER. — Pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie, monsieur ?



MORGAN. — Cela signifie que moi, Henry Morgan, je prends possession de ce navire au nom de Sa Majesté Britannique.

CAPORNIER. — Vous croyez-vous encore au temps de la flibuste ?

MORGAN. — Je me crois au temps qu'il me plaît, capitaine. Veuillez maintenant rassembler votre équipage et vos passagers. Que ces derniers aient soin d'apporter les objets de valeur qu'ils ont en leur possession, ainsi que leurs portefeuilles ou carnets de chèques.

CAPORNIER. — Auriez-vous l'intention de piller mon navire ?

MORGAN. — Le terme de pillage n'est pas approprié. J'effectue un simple prélèvement.

CAPORNIER. — Vous n'êtes qu'un misérable pirate !

MORGAN. — Erreur, capitaine. Je suis un corsaire,

ce qui est tout différent. Entendez par là que j'ai à mon bord des lettres de marque, c'est-à-dire une autorisation d'attaquer tous vaisseaux ennemis de Sa Majesté Britannique. Laquelle autorisation est signée par le gouverneur de Machucambo. Je suis donc parfaitement en règle, et vous prie derechef de bien vouloir vous rendre à mes ordres. »

Le capitaine Capornier examine avec attention le visage de cet homme qui se prend pour Morgan. Ses yeux sont brillants. Ses gestes, saccadés. Ses mains sont agitées d'un léger tremblement. Le capitaine murmure :

« Il est fou... Il est complètement fou... A force de jouer le rôle du capitaine pirate, il a fini par se prendre pour un flibustier véritable... et il ne se contente plus d'un simulacre d'abordage sur un galion de fantaisie, il attaque véritablement mon bateau... »

Les passagers qui assistent à l'affrontement des deux capitaines font aussi le même raisonnement. On se rend compte que le faux Morgan en est venu à se prendre pour le vrai. Même Ficelle, qui a pourtant un fromage mou à la place du cerveau, comprend la situation. Elle se penche vers l'oreille de Boulotte et dit à mi-voix :

« Ce pirate m'a l'air complètement fondu ! Tu te rends compte qu'il veut dévaliser les passagers et les passagères ? Il va peut-être me voler mon épingle à cheveux en plastique rouge !

— Et mes noix de coco ! »

Cependant, le capitaine Capornier fait front, sans

se laisser émouvoir. D'une voix ferme, il déclare :
« Mon devoir est de veiller sur la sécurité de mes passagers. Veuillez donc cesser cette comédie et regagner votre bord ! »

Mais Morgan ne l'entend pas de cette oreille. Il croise les bras, hoche la tête en souriant et prononce :

« J'ai l'impression, capitaine, que vous n'avez pas une claire idée de la situation. Regardez autour de vous : mes hommes sont prêts à faire feu sur votre équipage, et à découper vos passagers en rondelles. Je suis maître de la situation. Donc vous n'avez plus qu'à m'obéir ! Ordonnez le rassemblement ! Tout le monde sur le pont dans trois secondes, sinon... nous ouvrons le feu ! Vous m'avez bien compris ? Je commence à compter : UNE... DEUX... »

« Nous... nous sommes perdues !... », bredouille Ficelle.



CHAPITRE XIII

Duel à mort

« Capitaine Morgan ! »

Une voix juvénile vient d'interpeller le pirate. Surpris, celui-ci reste le bras en l'air, et tourne la tête vers le haut de la passerelle.

Fantômette est là, debout, s'appuyant sur son coutelas comme s'il s'agissait d'une canne. Le dramatique de la situation ne paraît pas l'affecter, car elle sourit. Un sourire qui rassure Ficelle et Boulotte, mais semble intriguer Morgan. Il fronce ses épais sourcils, gronde :

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

Fantômette retire son bonnet d'un geste gracieux, s'incline et répond :

« Je m'appelle Fantômette. Je veux vous empêcher de piller ce bâtiment. Et je vous prie respectueusement de bien vouloir regagner votre bord. »

Le pirate, agacé, hausse les épaules. Il crie :

« Que le diable t'emporte, moustique ! »

Puis il se tourne de nouveau vers ses hommes qui tiennent toujours en joue les passagers et l'équipage, et recommence à compter :

« Je disais donc : UNE... DEUX...

— Capitaine Morgan ! »

Fantômette enjambe la lisse qui entoure la timonerie, et se laisse tomber sur le pont où elle atterrit sur la pointe des pieds.

« Capitaine Morgan, je crois vous avoir demandé de quitter ce navire. Seriez-vous sourd, par hasard ?

— La peste t'étouffe, moustique ! Je m'en vais te couper les oreilles ! »

Le capitaine fait trois pas vers Fantômette, pointe son sabre vers elle, bien décidé, semble-t-il, à l'embrocher. Fantômette se met en garde et bloque le sabre avec son coutelas.

« Tout beau, capitaine ! Je tiens beaucoup à mes oreilles ; il n'est pas question de me les couper. En revanche, vous pourriez bien perdre vos moustaches !...

— Tu prétends me donner des leçons d'escrime, moucheron ?

- Pourquoi pas ?
- Henry Morgan est imbattable !
- C'est ce que nous allons voir. »

Le duel s'engage. Morgan frappe d'estoc, c'est-à-dire avec la pointe, vers la poitrine de Fantômette. Elle saute en arrière, pare d'un moulinet rapide, attaque à la jambe, se baisse, esquive un coup de taille, plonge en avant, recule à nouveau, avec l'agilité d'un jeune chat jouant parmi des pelotes de laine. Fascinés par l'originalité du spectacle, les pirates et les passagers observent les deux combattants sans dire mot. On croirait assister au combat d'un lion et d'un moucheron. Morgan est fort, massif, puissant, mais nettement plus lent que Fantômette qui le harcèle sans répit.

Au bout d'un moment, le flibustier rompt d'un pas, puis de deux. La sueur commence à envahir son front, et il se demande s'il va venir à bout de cette diabolotie qui paraît infatigable. Plus elle avance, plus il recule. Il frappe à coups redoublés, mais son long sabre ne fait que trancher l'air en sifflant.

« Eh bien, demande ironiquement Fantômette, qu'attendez-vous pour me couper les oreilles ? »

— Un peu de patience, ça ne va pas tarder ! »

Il ôte son chapeau, le fait voltiger par-dessus bord, et se concentre pour lancer une nouvelle attaque, bien décidé à en finir. Fantômette pare systématiquement, sans reculer d'un pouce. Puis elle contre-attaque, feinte, bondit en avant, à droite, à gauche, cueille le sabre d'un mouvement tournant

de son coutelas, l'arrache de la main du pirate et le fait voltiger dans les airs. Le sabre scintille un instant au soleil, puis s'en va rejoindre le chapeau dans l'océan !

Fantômette tient maintenant son coutelas droit vers le visage de Morgan qui devient blanc de terreur. Il balbutie :

« Ne me touchez pas ! Non ! Ne me piquez pas !

— J'ai pourtant bien envie de te couper les oreilles, puisque c'est la coutume de la flibuste.

— Non, non ! pas les oreilles !

— Le nez alors ?

— Non plus !

— Les moustaches ? C'est ce que je t'avais promis...

— Non, pas mes moustaches ! De quoi aurais-je l'air ?

— Bon, je veux bien te laisser entier, mais tu vas retourner à bord de ton bateau...

— Oui, oui...

— Et tu vas te contenter d'attaquer pour la frime ce galion de carton-pâte.

— Bon, bon. Entendu.

— Je ne veux plus entendre parler d'abordage sur des paquebots.

— Vous savez, Fantômette, c'était pour plaisanter. Je n'avais pas l'intention de dévaliser les passagers. »

Fantômette croise les bras avec indignation :

« Mais c'est qu'il est menteur, en plus ! En voilà, un forban ! »

La jeune justicière appuie son coutelas sur la poitrine de Morgan qui recule jusqu'à la coupée du paquebot, met un pied dans le vide... et tombe dans l'eau !

Ficelle glousse de joie :

« Hi, hi ! J'ai déjà vu ça sur le quai de Papagayo ! Décidément, les ennemis de Fantômette prennent des bains ! »

Le plongeon du pirate est salué par un éclat de rire général. Renonçant définitivement au pillage du paquebot, les pirates redescendent sur leur navire. Ils repêchent leur capitaine mouillé et confus, puis prennent le large, au grand soulagement des passagers. Le capitaine Capornier lance des ordres :

« En avant, toute ! Il faut rattraper le retard que nous venons de prendre ! »

Puis il descend sur le pont pour remercier Fantômette d'avoir sauvé la situation. Ne l'apercevant pas, il interroge Ficelle et Boulotte qui observent la fuite du bateau pirate. Ficelle ouvre des yeux circulaires.

« Fantômette ? Mais... elle est ici, capitaine...

— Où donc ?

— Sur le pont... heu... non, je ne la vois plus... Par exemple ! C'est un peu fort ! Où est-elle passée ? »

Les autres passagers regardent autour d'eux, cherchent également l'héroïne pour la féliciter, mais elle s'est éclipsée d'une manière fort discrète.

« Elle a dû s'en aller dans sa cabine, dit Ficelle. L'ennuyeux est que j'ignore où elle se trouve. Il va

falloir que je me mette à sa recherche, parce que je veux interviewer Fantômette.

— Pour lui demander quoi ? dit Boulotte en mastiquant une tranche de noix de coco.

— Je veux avoir un récit détaillé de ses aventures. Je veux savoir quel a été son premier exploit, et comment elle a pris la décision de mener une vie dangereuse. Je veux aussi qu'elle me dise où elle habite, qui sont ses parents, et comment elle se procure de l'argent pour pouvoir vivre. Voilà des questions passionnantes dont elle va me donner les réponses d'une manière claire et obscure ! »

Ficelle parcourt une vingtaine de mètres sur le pont, entre les groupes de passagers qui commentent avec animation les récents événements, et s'apprête à descendre dans les entrailles du navire, lorsque son regard se trouve brusquement attiré par une passagère allongée sur un transatlantique.

Ficelle pousse un cri et s'arrête net.

« Françoise ! Comment ! tu es donc là ? »

La brunette est en train de feuilleter la *Gazette du Sainfrusquin*, journal imprimé à bord. Elle relève les yeux, sourit.

« Tiens ! Bonjour, chère Ficelle. Tu as vu ce duel ? On ne s'ennuie pas, sur ce bateau ! »

Suffoquée, Ficelle a du mal à retrouver son souffle. Elle demande fébrilement :

« Dis-moi vite comment tu as fait pour monter à bord ? Tu n'as tout de même pas rattrapé notre bateau à la nage ? »

— Mais si, voyons. Je nage très bien, tu sais.



— Ah ! ne te moque pas de moi ! Tu aurais pu au moins me prévenir ! Je ne me serais pas fait un mauvais sang épouvantable ! J'avais cru que tu étais restée dans la plantation, à couper les cannes.

— Tu vois bien que non.

— En tout cas, puisque tu es là, tu vas m'aider à chercher Fantômette. Puisqu'elle était sur le pont il y a cinq minutes, elle n'a pas eu le temps d'aller bien loin. A mon avis, elle se cache dans une cabine. Le tout est de la trouver. Il n'y en a que cinq ou six cents, je crois. Bon, alors tu m'aides, hein ? Lève-toi un peu ! »

Françoise secoue la tête.

« Non, non. Je suis très bien dans ce fauteuil, et je n'ai pas envie de me lever. Tu es assez grande pour la chercher toute seule.

— Bon, bon ! Puisque c'est comme ça, je vais la retrouver et je l'intervi... vu... vrai. Je lui demanderai de me raconter sa vie de Z à A. Et je ne te répéterai rien, na ! Ça t'apprendra à rester collée sur ton fauteuil comme une huître sur un rocher ! »

Et Ficelle s'en va d'un pas énergique, bien décidée à mettre la main sur la jeune aventurière.

La vérité historique nous oblige à reconnaître qu'elle n'y est point parvenue. Elle a cherché sur le pont-promenade, sur le pont des 1^{res} et 2^{mes} classes ; elle a visité l'entrepont, exploré la galerie des marins et des officiers. Elle a même pu échanger quelques mots avec le capitaine qui lui a répondu en souriant :

« Nous, nous n'avons pas de fantômes à bord ! »

Lors de l'arrivée au Havre, elle s'est postée au bas de la passerelle et a dévisagé tous les passagers, un par un, avec l'espoir de découvrir parmi eux l'héroïne devenue invisible.

En vain.

Elle a alors tiré une triste conclusion de l'affaire :

« Elle a dû passer par-dessus bord, une nuit, et elle s'est noyée... Quel malheur ! Je ne saurai jamais où elle habite et comment elle gagne son argent... Ah ! je suis malheureuse comme une Boulotte sans pain de mie... »

Mais trois jours plus tard, Ficelle devait retrouver sa gaieté. Elle poussa un hurlement de joie en écoutant une nouvelle diffusée par la télévision :

Fantômette, après avoir renversé le gouvernement de Machucambo, vient encore une fois de faire parler d'elle. Elle a réussi à maîtriser le pirate de l'air qui avait détourné un Concorde ce matin même. L'avion a pu se poser normalement à New York, et les passagers en ont été quittes pour la peur.

Voilà donc Ficelle rassurée. Mais son esprit reste cependant tourmenté, car elle n'a toujours pas résolu l'énigme de la disparition de Fantômette à bord du paquebot.

Mais vous, cher lecteur, chère lectrice... peut-être l'avez-vous déjà résolue, cette énigme ?

*

* *

Trois mois plus tard, vers la mi-juillet, Ficelle, Boulotte et Françoise pêchaient des crevettes et des petits crabes dans les rochers bordant une plage bretonne. Soudain, le regard de Ficelle fut attiré par un point brillant, à la surface de la mer. Elle pataugea jusqu'à l'objet, qu'elle retira de l'eau. C'était une bouteille, dans laquelle se trouvait un petit rouleau de papier. Au moyen de l'ouvre-boîte-tire-bouchon de Boulotte, elle s'empressa de déboucher la bouteille, de sortir le papier et de lire ce qui était écrit dessus.

Elle trouva ce texte :

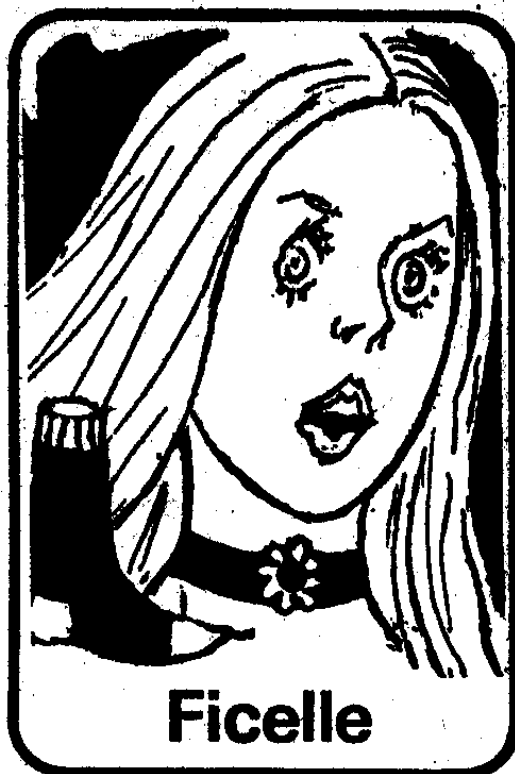
Nous, soussignées, Ficelle, Françoise et Bou-

lotte, déclarons nous trouver à bord du yacht Porto-Rico, qui fait voile vers l'ouest, cap sur la mer des Caraïbes, que l'on appelle maintenant mer des Antilles...





Le Furet



Ficelle



Françoise



Oeil de Lynx



Bulldozer



Fantômette



Alpaga



Boulotte

Georges Chaulet



Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennueie profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain.



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de 40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose :



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



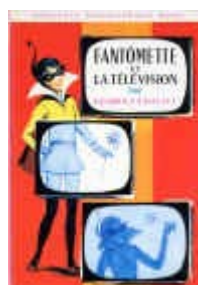
5. Fantômette et l'île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



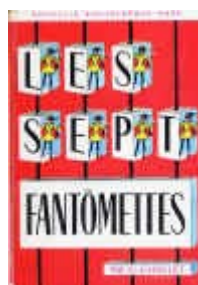
7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



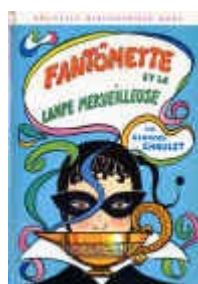
11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



15. Fantômette chez le Roi (1970)



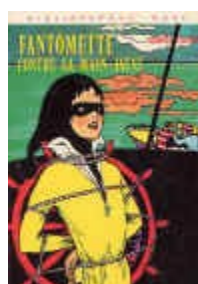
16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)

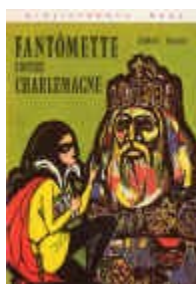


23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires (1973)

(1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



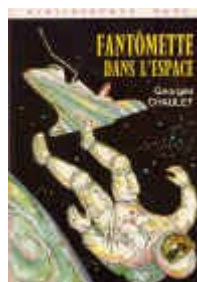
31. Fantômette brise la glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est quelqu'un, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'espace (1977)



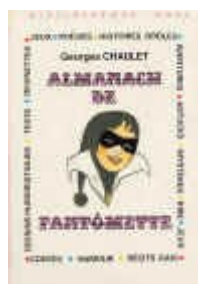
35. Fantômette fait tout sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)



44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)



45. Fantômette en Danger (1983)



46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)



47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)



48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

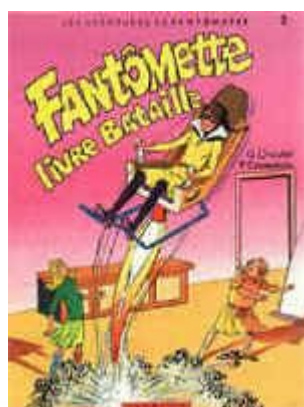
Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

